NOTRE ROMAN: FAUX DEPART, par LIDONE

OCTOBRE 1936

LE FILM

10c

ROBERT TAYLOR

"Comment t'y prends-tu pour inviter ainsi les baisers, ma chère?"
"C'est facile, je fume toujours des Sweet Caporals!"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."—Lancet

"Mon couvert de Community Plate est superbe" *dit Jessie Matthews*

charmante hôtesse de Londres et vedette de l'écran de réputation internationale. Jessie Matthews tient le premier rôle dans le succès G-B : « It's Love Again ».

La table de Jessie Matthews est dressée avec un dessin harmonieux d'argenterie, de vaisselle et de cristal

Community Plate

Demandez à votre marchand d'argenterie un moyen commode d'acheter ce beau service de table à prix modéré.

SERVICE de 26 morceaux pour six (avec couteaux inoxydables de luxe à manche creux) dans un coffret à l'épreuve du ternissement, $31.75. Dans le rouleau Vel-Plush gratuit, pour aussi peu que $24.75 (couteaux à manche modelé).

COMMUNITY PLATE

L'Argenterie plus belle

Photo Metro-Goldwyn-Mayer

Robert Montgomery

Volume 17, No 3

AU NUMERO .. .. 10 cts
ABONNEMENT $1.00

Entered as second class matter at the P. O. of St. Albans, Vt.

LE FILM

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
MEMBRES DE L'A. B. C.

OCTOBRE 1936

975, RUE DE BULLION
MONTRÉAL, CANADA
Téléphone : PLateau 9638

José Noguéro à Montréal

Un coup de téléphone de *France-Film* nous apprend que José Noguéro est de passage à Montréal et doit repartir le soir même pour New-York. Il nous reçoit le plus gentiment du monde, bien heureux de rencontrer le représentant d'un magazine de cinéma canadien-français.

La vedette masculine de *La Petite Sauvage* est un jeune Français né de parents espagnols. De taille moyenne, il a les yeux et les cheveux très noirs, le teint basané de ses ancêtres. Il parle lentement, le plus simplement du monde, sans aucune affectation. On l'a appelé souvent le Ramon Novarro français ; il en a la facies, l'aspect tranquille et distingué.

« Mes études terminées à Bordeaux, nous dit-il, je décidai de faire du théâtre. Après de multiples démarches, je réussis à décrocher un emploi de figurant et, peu après, quelques petits rôles.

« J'ai fait plusieurs créations au théâtre. Dans *Sexe faible*, que nous avons joué 750 fois ; dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, qui eut un succès formidable à Paris ; nous en avons donné plus de 300 représentations. Nous reprendrons cette pièce à l'automne.

« A propos de théâtre, l'affaire Stavisky me vient à l'esprit. Je créais *Deux sous de fleurs*, au théâtre de Stavisky quand le drame est arrivé ; inutile de dire que les artistes n'ont même pas reçu deux sous de fleurs pour leur travail. Comme dans tous les métiers, il y a des pertes, n'est-ce pas ?

— Et au cinéma ?

— J'ai tourné une vingtaine de films en France. Quelques-uns, je crois, sont venus au Canada. Je ne mentionnerai que *Paris-Méditerranée*, *L'Arlésienne*, *La Petite Sauvage*, *Au nom de la loi*, *Les aventures du roi Pausole*, *Le dernier milliardaire*. J'ai aussi tourné quatre films en Allemagne : *Baron Tzigane*, *L'Aventure*, *Deux sous de fleurs* et *Sexe faible*.

— Vous avez vu Montréal et ses environs. Quelle fut votre première impression en arrivant chez nous ?

— J'ai été reçu magnifiquement par M. Hurel et les directeurs de *France-Film*. Avec eux, j'ai parcouru votre belle ville, j'ai vu le Mont-Royal ; on m'a même amené dans la grande banlieue chez un fermier canadien-français. Il ne nous attendait évidemment pas, mais il nous a reçus comme de vieilles connaissances. J'ai reconnu là cette cordialité française. Et d'ailleurs, j'ai constaté partout que la France est aimée, que le paysan canadien-français n'a rien perdu des qualités de ses ancêtres normands ou percherons. Dites bien à vos compatriotes que j'admire le Québec pour son Histoire, pour sa ténacité à maintenir la langue française. C'est vraiment admirable, et je regrette que votre beau pays ne soit pas connu davantage de mes compatriotes.

— Et quels sont vos projets pour le cinéma ?

— Il est probable que je créerai une pièce anglaise à New-York, au cours de la prochaine saison. Et puis, c'est presque un secret : je signerai peut-être un contrat avec une firme de cinéma américaine. Mais cela, c'est à condition que je puisse me démettre des contrats que j'ai actuellement en France. En tout cas, si je reste en Amérique, soyez sûr que je reviendrai au Canada et que vous me reverrez à *France-Film*.

Clark Gable

Photo Metro-Goldwyn-Mayer

Eddie Cantor

par Christo Christy, **Correspondant du "FILM" à New-York**

Eddie Cantor est parti pour Hollywood où il établira désormais sa demeure d'une façon permanente. Cette décision cause beaucoup de chagrin à plusieurs de ses amis, car Eddie est un New-Yorkais dans toute la force du mot.

Né à New-York dans l'Est, et laissé orphelin avant que sa première année sur cette terre fut écoulée, Eddie a acquis sa cuirasse contre les volte-face et les intempéries de l'existence humaine, à l'âge où tous les bambins connaissent les plus grandes tendresses seulement. Encore enfant, il dût subvenir aux besoins de sa grand'maman Esther, qui lui restait seule au monde. Elevé dans les rues, le plus souvent en haillons, ayant faim, il a connu prématurément toutes les misères de la vie.

Un peu plus tard, quand il devint jeune homme, il trouva de l'emploi dans un bureau de Poste alors qu'on lui confia l'expédition de la malle, mais il perdit vite sa position, car il n'était pas né pour le fonctionnarisme.

Son début sur la scène remonte à une soirée d'amateurs à l'établissement Miner, sur le Bowery, où il remporta le premier prix. Ensuite il servit comme garçon de table (singing waiter) à Coney Island, dans un endroit où l'on servait de la bière.

Au vaudeville, il fit ses premiers pas dans *Victoria*, d'Hammerstein. Gus Edwards l'entendit et lui procura un véritable emploi d'artiste, en 1912, dans sa production *Kid Kabarat*, où figuraient déjà George Jessel, Eddie Buzzell, George Price, Lila Lee et Gregory Kelly. Combien de ces noms sont populaires à l'heure actuelle ? Pour ma part, je ne reconnais que ceux de George Jessel et Lila Lee, mais il faut avouer qu'ils ne sont plus connus du public. (*Lire la suite page* 9)

*La plus récente photographie d'*Eddie Cantor, *prise chez lui à New-York. M. Cantor est en compagnie de Mme Mary M. Spaulding, écrivain et critique, qui voyage actuellement en Europe où elle visite les divers studios de cinéma. (Envoi de Christo Christy.)*

NORMA SHEARER, *dans le rôle de Juliette, remporte le grand succès de sa carrière.*

Au centre : CEDRIC GIBBONS *et* DOLORÈS DEL RIO, *puis, (à droite), au soir de la grande première,* CLARK GABLE *et* CAROLE LOMBARD.

Ci-contre : NORMA SHEARER *en compagnie de son mari* IRVING THALBERG, *décédé le 14 septembre. Thalberg avait lui-même dirigé « Roméo et Juliette ».*

LESLIE HOWARD, *dans le rôle de Roméo, l'immortel amoureux.*

Une grande première à Hollywood

par Elgé Hesse

correspondante du "FILM" à Hollywood

Je ne me figurais pas qu'après tant d'années qu'il se trouve des étoiles à Hollywood, ailleurs que dans le firmament bleu, tant de monde eût l'envie de les aller voir chaque fois qu'elles mettent le nez dehors sans se promener incognito.

Voilà bien une douzaine de grandes premières auxquelles j'assiste depuis une année que j'habite la Californie. Eh bien, c'est chaque fois la même chose, des policiers sont obligés de contenir la foule qui déborde de chaque côté des entrées du théâtre où la pièce doit être présentée pour la première fois à l'écran.

Et il ne s'agit ici que des représentations de gala. Il arrive que d'autres premières de moindre importance aient lieu à part cela. Et là aussi vous voyez ce que l'on appelle les *fans* des acteurs et actrices faire la haie à la porte du théâtre où doivent venir des étoiles de toutes les grandeurs.

Crayon et stylographe en mains, les amateurs des *stars* ne se lassent pas, jusqu'au jour où ils auront changé de passe-temps. Et les *étoiles*, presqu'aveuglées par l'éclat des jets de lumières photographiques, se prêtent d'assez bonne grâce aux fantaisies et curiosités de la foule, puisque la foule c'est le public qui fait les auditoires nombreux, et que cela s'appelle, après tout, le succès. Et nul n'est étoile sans avoir obtenu ce succès des grandes salles, des courriers volumineux.

Les grandes premières ont ordinairement lieu à neuf heures, et dès huit heures les abords du théâtre sont pris d'assaut.

« Après tout, disait l'autre soir l'ami qui nous accompagnait, ces acteurs sont des gens comme nous, avec cette différence qu'après avoir joué la comédie dans leur vie publique ou privée, ils la jouent également sur l'écran, avec l'illusion photographique qui refait et embellit tout. »

— C'est justement cela, l'*Illusion* qui fait la popularité extraordinaire de tant d'étoiles. Le mystère des vies que l'on croit merveilleuses, puisque tous les magazines représentent des résidences somptueuses, racontent des histoires souvent aussi abracadabrantes que fausses, mais en somme merveilleuses la plupart du temps.

Clark Gable est un beau ténébreux qui hante les songes des jeunes filles toutes fraîches émoulues de leurs certificats d'études. Warner Baxter est l'amoureux « rassis » ou plutôt raisonnable (comme si cela pouvait être raisonnable, un amoureux) que la femme de trente ans adore, en images. Si tout le monde ne prise pas les audaces de Mae West, combien d'hommes, jeunes et vieux, ne peuvent s'empêcher de courir vers l'écran dès le premier soir où l'on représente ses attitudes téméraires. Garbo !... que ton mutisme mystérieux et délibéré a contribué à ton succès, à cette gloire que tant de femmes t'envient, in petto, lorsque sur le tableau lumineux, elles voient évoluer ton image en des gestes étudiés.

Petite et charmante Shirley Temple, que de mamans essaient, ici même, et viennent de loin parfois, te faire donner à leur petite qui paraît avoir du talent et qui a de la grâce (quel enfant n'en a pas), une éducation théâtrale...

Je m'aperçois que je déserte la « grande première » dont je voulais tout d'abord vous parler.

Il s'agit de la représentation de gala de « *Roméo et Juliette* » au théâtre des *Four Stars*, à Hollywood.

Il n'est certes pas exagéré de dire que la foule avait envahi les abords du théâtre afin de voir arriver les deux amants de Shakespeare, et la cinquantaine d'autres vedettes cinématographiques qui assistèrent à la première de ce vraiment beau film.

Norma Shearer, toute menue, apparaît dans une toilette de crêpe à ramages gris et bleu, le traditionnel petit chapeau qu'elle sait choisir pour ne pas l'écraser, et des renards trop lourds pour sa hauteur. Mais c'est le soir, et après le coucher du soleil, à part quelques nuits exceptionnelles, au cours de la période la plus chaude de l'été, il est nécessaire de porter ou des fourrures ou un manteau, dans notre coin de Californie. Cela est attribué à la large chaîne de montagnes, les Sierra Madre, qui enrubanne ce pays, et répand une fraîcheur très accentuée dès que le soleil a disparu.

Accompagnée de son mari, Irving Thalberg, *Juliette* sourit à ses admirateurs qui l'ovationnent d'un murmure flatteur.

Freddie Bartholemew vient aussi, accompagné de sa tante. Je n'ai pas aperçu *Roméo* (Leslie Howard), mais il devait y être.

Après la représentation, j'ai le plaisir de serrer la main de celle qui représente si bien l'héroïne de Shakespeare, et je songe que les directeurs du cinéma ont fait un grand pas vers une amélioration sensible, depuis une couple d'années, en choisissant des scénarios qui élèvent vers le beau et en éliminant les scènes suggestives qui ne pouvaient d'ailleurs contribuer au succès de la pièce.

Si Shakespeare revenait, je crois qu'il aimerait voir sa création littéraire modernisée pour l'écran vingtième siècle.

●

Eddie Cantor

(*Suite de la page* 7)

Eddie Cantor a le mérite certainement d'avoir soutenu une popularité qui ne s'est jamais démentie.

En tournée avec la compagnie de Gus Edwards, Eddie Cantor rencontra Will Rogers. Ce fut le commencement d'une amitié qui dura toute la vie de ces deux artistes, et nous sommes persuadés que Eddie, malgré la mort, garde encore le souvenir de son bon ami disparu.

En 1914 Eddie se maria et passa sa lune de miel en Europe, où il donna quelques brèves représentations sur la scène anglaise. Il retourna à New-York et au vaudeville. Earl Carroll le vit à l'œuvre et l'engagea pour sa production *Canary Cottage*.

Puis vinrent les Ziegfeld Follies, *Midnight Frolic*, *Follies*. Il prit aussi une part active et importante dans la grève des acteurs, ce qui résulta dans l'organisation protectrice pour cette profession qui porte le nom de *Equity*, mais ceci le sépara de Ziegfeld.

Il renouvela son association avec le grand producteur en acceptant le rôle de vedette dans *Kid Boots*, qui connut un triomphe de près de trois ans sur Broadway. (C'était l'époque la plus tragique de la vie de Ziegfeld, le film M.-G.-M., *The Great Ziegfeld*, vous le dira d'une façon plus éloquente.)

Whoopee, son plus grand succès, débuta en novembre 1928 et se continua sans interruption jusqu'en mars 1930. Samuel Goldwyn porta ce succès à l'écran. Ce premier film de Cantor fut suivi de *Palmy Days*, *Kid from Spain*, encore sous la bannière Goldwyn.

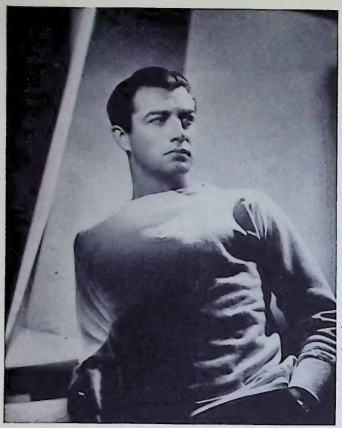
En 1931, Cantor donna sa première audition comme étoile à la radio pour l'Heure Chase & Sanborn.

Il a écrit une autobiographie, *My Life Is In Your Hands*, et plusieurs ouvrages humoristiques tout aussi bien que des pièces pour le théâtre. Puis au cinéma il fit encore *Roman Scandals* et *Kid Millions*.

A Hollywood il fera sous peu son septième film pour Samuel Goldwyn, et qui portera le titre de *Pony Boy*, film qui sera réalisé par la compagnie United Artists.

Eddie Cantor est père de cinq enfants... toutes des filles. Il voudrait bien avoir un héritier mâle, qui suivrait les traces du père, qui s'est frayé un chemin en dépit de toutes les misères.

C. C.



ROBERT TAYLOR, la « trouvaille » dont la Metro-Goldwyn-Mayer se montre justement fière. Son plus récent film important est, comme savent toutes nos lectrices, « The Gorgeous Hussy », dont l'action se passe aux premiers temps de la colonie américaine.

Robert

A vingt ans, S. Arlington Brough n'était qu'un petit étudiant du Nebraska. Fils unique d'un médecin, il se préparait à hériter de la clientèle paternelle. Mais, au bout d'une année, il se sentit de moins en moins de goût pour la vie paisible du médecin de campagne. Un jour, il accepta de jouer sur la scène du collège dans *Journey's End* — bien à contrecœur, car il eut préféré participer à un concours oratoire qui avait lieu le même soir à Oregon. Un des dirigeants de la Metro-Goldwyn, qui se trouvait là par hasard, l'invita à Culver City et lui proposa d'entrer à l'école de cinéma que venait d'organiser la Metro.

Cette période d'entraînement — pénible et décevante pour un jeune homme plein de vie — dura plus de six mois. Même quand il eut son diplôme, il crut bien qu'on le laisserait tomber. Il était un inconnu qui — en dépit de son chic et de son élégance naturels — n'était nullement remarqué par les vedettes rencontrées au studio. Mais tout arrive à Hollywood. Anonyme aujourd'hui, grande vedette demain !

Enfin, on se décide à lui faire tourner un bout d'essai. Le cœur battant, les joues en feu, le jeune Arlington Brough joue un petit sketch avec Evalyn Knapp : il est un professeur d'art dramatique qui tombe amoureux de son élève ; histoire simple et banale mais qui lancera l'apprenti acteur sur la route de la Gloire . . . ou le remettra sur le chemin du Nebraska !

Quelques jours plus tard, il est appelé au studio où on lui apprend qu'il est loué à la compagnie Fox pour un petit rôle dans *Handy Andy*, aux côtés de Will Rogers. Il lui faut changer son nom ; on lui propose Geoffroy Taylor, mais il préfère le prénom de Robert qui devient naturellement *Bob*.

Quelles émotions ! Il avoue : « Un nouveau nom, un nouvel emploi — un peu plus de confiance en moi-même ! Quand Will Rogers me frappait familièrement dans le dos, je me sentais grandir et je me demandais ce que penseraient les copains du collège en me voyant là ! Et je causais avec de grandes vedettes comme Janet Gaynor et Warner Baxter ! »

Robert Taylor tourne ensuite *Society Doctor*, pour la Metro ; c'était son premier rôle important. Pendant quelques jours, il se demanda si ce film avait plu, car on ne lui montrait pas les lettres reçues à ce sujet. Mais voilà qu'il est demandé au bureau de Howard Strickling, directeur de la publicité pour l'Ouest. « Je savais que le vent est bon quand les publicistes commencent à s'intéresser à un acteur. Strickling est un homme d'expérience. Il me donna deux conseils : 1. Eviter de me placer dans des situations nuisibles à ma réputation ; au moindre ennui avec la police, pour excès de vitesse ou autre chose, prévenir immédiatement le chef de la publicité pour empêcher les fausses nouvelles ; 2. Raconter aux publicistes toute ma vie, avec franchise, et leur dire chaque jour les petits incidents qui surviendraient. Désormais, j'appartenais au public, que je le veuille ou non. »

La première question que les journalistes posent à Robert Taylor est : « Que pensez-vous du mariage ? » Il y répond une

Taylor

ROBERT TAYLOR partage ses loisirs entre la lecture et les sports. Ancien universitaire, Bob a connu tout de suite la popularité au cinéma. Une ascension aussi rapide vers la gloire ne s'était pas encore vue depuis peut-être Rudolph Valentino dont des milliers de femmes, à travers le monde, gardent encore, après tant d'années, le souvenir.

fois pour toutes : « Je crois que le mariage est la plus belle chose au monde. Je n'ai jamais entendu mes parents se disputer. Presque tous les jours, ma mère se rendait au bureau de mon père ; quand elle n'y allait pas, mon père téléphonait, craignant toujours qu'elle fût malade. Pendant que j'étais au Pomona College, ma bonne maman vint me voir. Au bout de deux jours elle tomba malade ; je télégraphiai à mon père qui arriva aussitôt. Il n'en fallait pas plus pour que la malade revint à la santé ! Je réprouve le divorce, qui est un prétexte aux mariages d'aventure. Je veux me marier, je veux être heureux. J'avoue que pour un acteur de cinéma, il n'est pas toujours facile de discerner le véritable amour, le désintéressement ! »

Dix films en un an ! Et avec de très grandes vedettes. Avec Wallace Beery dans *West Point of The Air*. Avec Jean Parker dans *Murder in The Fleet*. Avec Eleanor Powell, dans *Broadway Melody of* 1936. Avec Irene Dunne dans *Magnificent Obsession*. Avec Janet Gaynor dans *Small Town Girl*. Avec Joan Crawford dans *The Gorgeous Hussy*. Avec Barbara Stanwyck dans *His Brother's Wife*. Et il vient de terminer *Camille* (La Dame aux camélias) comme partenaire de la super-vedette Garbo.

Robert Taylor est jeune mais il n'est pas homme à s'emballer d'une gloire si soudaine. « Ce que j'ai de mieux à faire, dit-il, quand je suis tenté de me croire important, c'est de me rappeler le petit étudiant du Nebraska. Il cherchait l'Aventure. Il l'a trouvée. Il réalise son rêve. Mais il ne doit pas oublier que *tout arrive à Hollywood*. L'oubli vient plus vite que la gloire. Mon regretté père était propriétaire de plusieurs fermes dans le Nebraska. Je crois plus prudent de les garder ! . . . »

Célèbre ! Robert Taylor l'est certainement. Il reçoit de cinq à sept mille lettres par semaine !

Au cours de son récent et premier voyage à New-York, ses appartements du Waldorf Astoria furent constamment envahis par des groupes de jeunes filles. On dut le changer trois fois d'appartement !

Robert Taylor n'avait jamais quitté le Nebraska avant d'aller à Hollywood. Il disait à un journaliste : « Mon rêve est maintenant d'aller en Europe, de voir la France, pas tellement Paris que la province. Ah ! prendre une auto et se promener le long des routes de France ! En attendant, j'aime bien New-York, mais il faut y porter un veston et j'ai une passion pour les chandails . . . »

Clark Gable est désormais relégué au second rang. Robert Taylor est le nouveau béguin des Américaines, de tout le monde ! « C'est un grand garçon aux yeux bleus rieurs dans un visage bronzé, aux dents éclatantes dans une bouche qui sourit sans arrêt. Les épaules et les mains sont presque d'un athlète. Certains l'ont comparé à Ramon Novarro . . . Peut-être . . . Mais un Novarro plein de virilité, un Novarro qui jouerait au football au lieu de pousser la romance. »

Vive Robert Taylor ! Vive Bob !

La belle et troublante Véra Korène

VÉRA KORÈNE est devenue célèbre au Canada français depuis *Deuxième Bureau* où, comme l'on sait, elle interprétait un rôle d'espionne. Sans pose, sans chiqué, avec une vigueur, un sang-froid admirables !

La vie de Véra Korène est peu connue, car la grande actrice n'aime pas parler d'elle-même. Tout ce qu'on sait, c'est qu'elle naquit un 1er août et qu'elle fit ses études à Paris. Après le Conservatoire, elle « s'adonne » aux pièces classiques. Mais elle eut d'abord préféré faire de la musique ; une de ses sœurs est une pianiste remarquable.

Pendant plusieurs années, Véra Korène joue tragédies et comédies sur de grandes scènes parisiennes... et d'autres beaucoup moins grandes ! Elle a à son crédit quatre créations qui sont restées dans le répertoire : *Matricule 33, Le Collier, Circé* et *L'Enlèvement*. A la Comédie-Française, dont elle est aujourd'hui sociétaire, on la voit successivement dans *Tombeau sous l'Arc de Triomphe, Francerie, Mariage de Figaro, Double Inconstance* et un grand nombre d'autres pièces à succès.

Au cinéma, elle a peu travaillé. *La voix sans visage* et *Belle de nuit* ; mais elle regrettait tellement ces deux premiers films qu'elle ne voulait pas en tourner un troisième. Le troisième, ce fut *Deuxième Bureau* où le succès fut incontestable. On a même proposé ce film pour la récente Biennale de Venise ! *Les Bateliers de la Volga*, que l'on a vu ensuite, l'encouragea à continuer. Et elle continue !

Véra Korène détruit cette légende que le cinéma français n'a pas de jolies femmes. Nous pourrions donner une longue liste de vedettes ou semi-vedettes françaises qui peuvent se comparer avec n'importe quelle « beauté » de l'écran américain.

Très grande, elle porte avec un chic suprême les grandes toilettes ; d'ailleurs, elle adore la toilette, les toilettes, la couleur, la ligne. Ses cheveux sont d'un chatain si clair qu'ils sont presque or brun ; des yeux qui changent du vert au noir ; un teint clair et surtout très naturel ; des dents éclatantes qui enrichissent son sourire trop rare!

De tous les sports, elle préfère la marche dans la montagne ou la campagne, l'équitation, et surtout les voyages sur l'eau. Mais elle n'aime pas follement se baigner, particulièrement à la mer.

Enfin, une jolie Française, intelligente, sensible, qui ne dépareraît pas la galerie des Vénus hollywoodiennes...

■ ■ ■

... Claude May est la fille d'un propriétaire de théâtre du nord de la France. Agée de vingt ans seulement, elle n'a jamais fait de théâtre avant d'entrer au cinéma. Elle devint rapidement une vedette. Tout le monde se rappellera son beau visage dans *Pattes de mouche*, que l'on verra à la fin de ce mois au Saint-Denis.

... On vient de terminer *La guerre des boutons*, avec Jean Murat, Claude May, Saturnin Fabre et une troupe d'enfants à la tête de laquelle se trouve Serge Grave et la petite Ginette Marbeuf, la Shirley Temple française.

... Charles Lamy, cet excellent acteur qui joue les vieux sans dents et au sourire pointu, est un vétéran du théâtre français. Il a plus de 80 ans, ce qui ne l'empêche pas d'être encore vert.

... Né en Roumanie d'un père médecin, Samson Fainsilber est venu très jeune demeurer en France, à Montpellier. Puis il étudia à Paris où son indiscipline le renvoya d'une école à l'autre : lycée Voltaire, collège Chaptal, collège de Saint-Germain, lycée Carnot, etc. Seuls le dessin et la gymnastique le passionnaient.

VERA KORENE nous a fait tenir cette photo, accompagnée d'une lettre très élogieuse pour notre revue.

Qui dit que la Fançaise n'est pas blonde?

MONIQUE ROLLAND

CARETTE ALBERT PRÉJEAN MONIQUE ROLLAND

MONIQUE ROLLAND

HELBLING JEANNE

Ce qu'on tourne a Paris

Par André ROY, correspondant du "FILM" à Paris

MIREILLE BALIN Photo Lorelle et Rudolph

■ Il est probable que, quand ce numéro du *Film* paraîtra, Danielle Darrieux sera définitivement engagée par une compagnie d'Hollywood fondée récemment par Carl Laemmle. Danielle a refusé un engagement de cinq ans, préférant ne se lier que pour trois films, pour attendre l'accueil du public. Après Maurice Chevalier, Charles Boyer, Simone Simon et d'autres, la France fournit une nouvelle vedette à l'Amérique . . .

■ Harry Baur a la vie dure. Il est mort tant de fois ! Dans *David Golder*, dans *Les Misérables*, dans *Tarass Bourba*, enfin dans *Un grand amour de Beethoven*. Alors qu'on tournait l'agonie du grand musicien dans ce dernier film, Harry Baur, étendu sur un lit, minable et la figure congestionnée par le maquillage, réfléchissait à toutes ces « morts » : « Quand ça m'arrivera pour de bon, soupira-t-il, je ne serai pas plus malin que les autres ! Les répétitions n'auront servi à rien.! »

■ La Flora-Films n'ayant pas renouvelé le contrat d'exclusivité qu'elle avait signé avec Paulette Dubost, elle a engagé Suzanne Dehelly. C'est cette dernière qui a interprété dans *La Reine des Resquilleuses* le rôle primitivement prévu pour Paulette Dubost.

■ Jean Galland a trente-neuf ans et il est l'époux de la charmante Germaine Dermoz ; ses derniers films sont : *Roses noires*, *Symphonie d'amour* et *Disque 413*. Ce dernier film passe sur l'écran du Saint-Denis à partir du 10 octobre.

Mireille Balin

Née d'un père français et d'une mère italienne, cette jolie brune est donc latine cent pour cent. Précisons : elle est née le 20 juillet 1912, à Monte-Carlo, où se rassemblent toutes les grandeurs et toutes les décadences, où des riches venus de toute la Terre se ruinent pour un sourire ou . . . une carte !

Jusqu'à douze ans, c'est la vie du pensionnat, mais un pensionnat chic avec parc, terrains de jeux et petites soirées. Puis elle apprend la musique . . . pour plaire à ses parents, comme beaucoup d'autres.

Vers l'an de disgrâce 1929, catastrophe ! Le père de Mireille est ruiné, ou presque. La jeune indiscipliné — elle n'a que dix-sept ans — se fait mannequin chez un grand couturier, et elle pose pour des affiches publicitaires. Et même pour des cartes postales pour personnes sentimentales . . .

Un metteur en scène voit sa photo dans une annonce de magazine. Recherches. Bouts d'essai. Petit succès. On la fait débuter au cinéma dans *Don Quichotte*. Viennent ensuite *Le sexe faible*, avec Victor Boucher, *Vive la compagnie*, avec Noel-Noel, et *On a trouvé une femme nue*. Dans *Si j'étais le patron*, elle est la partenaire de Fernand Gravey. Et nous l'avons vue dans *Marie des Angoisses*, un film qui eût pu être un petit chef-d'œuvre mais qui ne fut qu'un navet par l'incompétence du metteur en scène et du photographe. Pour tourner *Le roman d'un Spahi*, elle alla au Maroc : Mogador, Agadir, Marrakech . . .

Cheveux châtains à reflets roux, ce qui est assez rare ; yeux marron vert. Caractère calme, plutôt mélancolique. Comme tous ceux qui viennent des pays de soleil, elle est un peu nonchalante ; aime surtout les voyages dans les pays méditerranéens. Son poète préféré est Verlaine, le chantre de la pluie et des pleurs.

Adresse : 20, rue Spontini, à Paris (France).

Annabella

Jean Murat

Les photos de cette page ont été prises dans les jardins des studios de Denham, en Angleterre. Annabella y tournait son premier film anglais : « *Wings of the Morning* ». Tout le film est en couleurs, d'après le procédé américain Technicolor employé pour la première fois en Europe. Dans la photo supérieure de droite, la charmante actrice française est avec son mari Jean Murat. L'heureux couple célèbre le 4 octobre son deuxième anniversaire de mariage. Annabella a appris l'anglais dans une famille de Londres où elle a vécu plusieurs mois sous son nom de jeune fille, Mlle Charpentier.

Pour mes amis,
Lecteurs Canadiens,
toute ma sympathie
Sincèrement -
Jeanne Helbling

Ma Vie Intime

Biographie écrite expressément pour "Le Film", par Jeanne Helbling

Je suis née à Thaun, dans le St-Klim, de toute une lignée d'Alsaciens, mais je suis venue habiter Paris dès l'âge de quatre ans. Après avoir hésité entre le dessin et la couture, j'ai voulu faire du cinéma et j'ai débuté, à dix-sept ans, dans la figuration, tout bêtement, n'ayant aucune relation susceptible de me guider dans cette carrière. Après quelques mois de démarches presque journalières, coupées de journées de travail dans des « ensembles » plus ou moins intéressants, j'ai réussi à me faire engager dans des rôles qui sont devenus de plus en plus intéressants. Mais ceci se passait encore dans la période des films muets. Vint le « parlant » . . . J'eus la chance alors de partir une des premières à Hollywood pour tourner les versions françaises que produisaient les firmes américaines soucieuses de garder le marché européen.

Dans ce paradis terrestre qu'est la Californie, dans ces studios magnifiques et organisés qui sont la gloire de la capitale du film, j'ai tourné neuf films en moins d'un an, ce sont successivement : *Contre-enquête — Lopez le Bandit — L'Aviateur*, avec Doug. Fairbanks jr. — *La Peste des Géants. — Le procès de Mary Dugan — Le Père Célibataire — Buster se marie*, avec Buster Keaton — *Le Fils de l'Autre* et *Nuit d'Espagne*.

Je rentre alors en France pour la Paramount où je tourne *Le Cordon Bleu* et *Avec l'Assurance*, avec St-Granier — Puis : *Mon Ami Tim, — Embrassez-moi — Le Billet de Logement — Le Crime du Bouif*, avec Tramel — *Rosalie et Cie*, etc.

Je débutais au Casino de Paris quand . . . par ma faute . . . je fus arrêtée par un stupide accident d'automobile. Finie la danse pour un moment ! . . . Ce fut le commencement d'une série d'ennuis multiples, maladie, divorce, etc. Pendant plus d'un an, je n'ai pu aborder ni l'écran ni la scène.

Or, vous savez que lorsqu'une artiste perd le contact avec le métier pendant plusieurs mois, on a tendance à l'oublier avec assez de facilité.

Maintenant je retrouve depuis quelque temps mon activité passée. J'ai tourné récemment : *Le Nudiste des Champs-Elysées — Une drôle de gosse — Brigade en Jupon*. Je prépare en outre un tour de chant, tout différent de mon emploi habituel au cinéma, où j'ai souvent été classée dans les « vamps ».

En réalité mon caractère est loin de ces rôles, souvent artificielles et antipathiques, toujours élégants et qui finissent par se ressembler.

Je chante des histoires gaies, vivantes et dansantes, car j'ai un faible pour les rumbas.

Voilà les grandes lignes de ma carrière. En ce moment, je me déplace assez souvent pour remplir mon « mandat » de Miss Eugène, et qui consiste à représenter la coiffure française dans notre pays et à l'étranger. Je fais des conférences sur la mode en général, sur la beauté et la coiffure.

Maintenant, si vous le voulez, quelques signes particuliers de mon caractère et de mes goûts. Je suis calme, optimiste, et l'expérience m'a donné une sorte de philosophie aimable qui me facilite l'existence. La vie est trop courte pour être mauvaise, il faut donc se créer des joies saines et normales . . . Les inquiets, les jaloux, les envieux, les méchants profitent mal de la vie, ils l'empoisonnent par leur pessimisme constant.

Il est tellement plus simple d'ignorer les gens inintéressants et d'aimer les autres tels qu'ils sont.

Personnellement je vivrais très bien dans une île déserte, car je me suffis toujours à moi-même et parce que j'aime la nature. J'adore les fleurs, toutes les plus simples et les plus somptueuses.

Je suis inaccessible au snobisme parce que j'ai des goûts. des idées bien à moi. J'aime l'air, la lumière, la marche dans les espaces clairs, je ne suis pas une fervente des sports mais je pratique l'auto comme un chauffeur de taxi, je nage assez honorablement, je me tiens sur un cheval même au galop, et je ne rate jamais ma culture physique du matin.

Voilà, cher monsieur, un exposé qui finit par être assez étendu ! . . .

Derniers Potins de Paris

■ Gaby Morlay, la grande vedette de *Vertige d'un soir*, que l'on verra au St-Denis au début d'octobre, possède une somptueuse villa à Nice. C'est la Maison Blanche. C'est une vaste propriété située au quartier de la Californie (n'est-ce pas symbolique ?) à Nice. *Vertige d'un soir* est tiré d'une nouvelle de Stefan Zweig intitulée *La Peur*. Des scènes d'une grande intensité dramatique.

■ Samson Fainsilber, dont nous n'avons pas besoin de faire connaître à nos lecteurs le talent dramatique, n'a pas toujours eu cette belle voix et cette facilité d'élocution. Au collège, il était d'une timidité sans pareille ; il bafouillait, oubliait tout, et entremêlait ses leçons de *heu innombrables*. « Avec tous ces *heu*, lui disait le professeur, nous aurons de quoi faire une omelette pour toute la classe ! »

■ Pour tourner certaines scènes de *La porte du large*, un opérateur se fit attacher sous les ailes d'un hydravion qui survola la cour d'honneur de l'Ecole Navale de Brest. Les vedettes de ce film sont Jean-Pierre Aumont, Victor Francen, Marcelle Chantal et Roland Toutain.

■ Dans L'Empreinte Rouge. que Maurice de Canonge vient de terminer, Jacques Grétillat incarne un propriétaire d'une ménagerie ambulante. Il a fallu transporter au magnifique château d'Ambreville les éléphants, ours, panthères, singes, serpents et autres « acteurs » aussi incommodes.

■ Au mois d'août, le Théâtre du Peuple de Bussang, en Lorraine, a donné comme chaque année une pièce originale. Cet année ce fut *L'anneau de Sakountala*, par le poète indou Kalitasa. Costumes et décors ont été dessinés par Pierre Richard-Willm qui est aussi la vedette de la pièce. Willm est la vedette de *L'Argent*, que nous verrons ce mois-ci sur nos écrans.

■ Harry Baur vient d'être promu chevalier de la Légion d'honneur. Félicitations.

Joan Crawford

Dans le rôle de Peggy O'Neale, l'incorrigible coquette du film « The Gorgeous Hussy », de la M. G. M., avec Robert Taylor, James Stewart, Melvyn Douglas et Franchot Tone.

Faux Départ

Un soir de printemps,
Une blonde pleurait . . .

— Rosie, à quoi penses-tu ?
— Moi ! . . . A rien !
— Pas à lui ?
— A lui ! Qui, « lui » ?
— Rosie. tu me caches quelque chose . . . Réponds-moi . . . Comment, tu pleures . . . chérie . . .
— Laisse-moi tranquille . . . mais laisse-moi donc tranquille ! Tu vois bien que tu m'exaspères !
— Rosie !
— Et de quoi te mêles-tu ?
— Tu vas voir de quoi je me mêle ! Puisque c'est « lui » qui est cause de ces larmes, de cette vie impossible que tu mènes et que tu me fais mener, je vais aller le secouer d'importance. De ce pas, je vais à la villa «Cocktail ». Il va voir de quel bois je me chauffe, le petit monsieur !

Chapeau. Sac. Gants.

Mais Rosie barre la porte.

— Béril, crie-t-elle d'une voix véhémente, je te défends d'aller chez lui !
— Enfin, mon petit, qu'est-ce que tu as ?
— Tu veux savoir ! Tu veux toujours savoir ! Je n'ai pas de comptes à te rendre. Tu n'es ni ma mère, ni ma sœur. Je ne veux pas que tu le voies ! Comprends donc ! Willy se moque de moi . . . et il te plaît, hein ? Avoue qu'il te plaît ?
— Cesse de crier, Rosie, et regarde-moi. Me crois-tu capable d'aimer un homme comme Willy ?
— On dit ça . . .
— Tu n'es qu'une petite fille, et comme telle tu ne vois qu'une chose : Willy est beau et toutes les femmes doivent être folles de lui.

« Mais on promène un garçon pareil comme un chien de luxe ! Je ne comprends pas que toi, intelligente, tu puisses t'amouracher de lui à cause de sa belle figure et des embarras qu'il fait, car pour déplacer de l'air, il en déplace !

« Je voulais t'éviter une bêtise, tu tiens absolument à la faire : a ton aise. En somme, tu as raison, de quoi est-ce que je me mêle ! Bonsoir.

Et Rosie, dans un fauteuil, pleure.

•

Deux ans auparavant, par une semblable journée de printemps qui n'aurait dû éclairer que des visages heureux, le père de Béril, M. Dangennes, ancien diplomate, s'éteignait.

Ce fut à l'occasion des pénibles obsèques que la jeune fille se lia avec ses voisins les plus immédiats, M. et Mme Ségal et leur fille Rosie, aussi blonde que Mlle Dangennes était brune.

Grande, svelte, racée, des traits réguliers et des yeux noirs, Béril dépassait son amie de la tête.

Toute rose, le visage frais, sans fards, des yeux verts et des cheveux « blés d'or », teinte naturelle et rare, Mlle Ségal, vive et enjouée. était son vivant contraste.

Au moment de prendre sa retraite, M. Dangennes avait fait construire boulevard d'Auteuil, à Boulogne-sur-Seine, une villa persane ornée de mosaïque bleu. blanc et or, et d'une suite de motifs en relief dont l'entre-deux encerclait la villa de ses dentelures de pierre. Des fenêtres en ogive tendaient leurs appuibras délicatement ouvragés. Faisant corps avec l'habitation, s'avançaient, sur le jardin arrière, deux tourelles rondes

○

Notre roman, par Lidone

○

qui encadraient les appartements de Mlle Dangennes.

L'ancien diplomate s'était plu à garnir cette princière demeure de meubles et d'objets d'art, souvenirs de sa carrière presque entièrement déroulée en Orient.

Béril, orpheline, continua d'habiter la villa « Saïd » avec trois domestiques.

La fortune laissée par son père lui permettait une large aisance.

Et le temps passa, resserrant les liens d'amitiés qui s'étaient noués entre les deux jeunes filles.

Par une fraîche et prometteuse matinée de février, Mlle Ségal pénétra en trombe dans le coquet studio de Béril. Elle menaçait gaiement son amie :

— Tu ne vas pas, dit-elle, passer cette splendide matinée — la première de la saison — confinée entre quatre murs ! Que trouves-tu d'intéressant à ce vieux bouquin ?

Et Rosie, se penchant par-dessus l'épaule de Mlle Dangennes, avança ses jolies lèvres en une moue dédoûtée. Frappant, du manche de sa raquette sur la page ouverte :

— Toi, dit-elle, tu as envie de « repousser » ça !

Ça, c'était un dessin très ancien représentant une longue file d'esclaves, les mains liées derrière le dos, conduits par des gardiens armés de fouets.

— Oui, dit Béril, je vais en tirer un dessin quatre fois plus grand et . . .
— . . . et orner une autre couverture de livre d'un splendide « cuir repoussé » ! Oh ! je m'en doute, tu sais !
— Erreur ! Je cherche des motifs pour décorer les murs.
— Catastrophe ! gémit comiquement la blonde visiteuse en se laissant choir sur un coussin, si les murs s'en mêlent, je ne pourrai plus t'avoir une demi-heure par jour !

Béril sourit :

— Tu vas au stade, encore ?
— Encore ! bondit sa pétulante interlocutrice. En tout cas, ce n'est pas le reproche qu'on peut te faire ! J'aurais bien voulu te montrer quelque chose, pourtant !
— Quoi donc ? Un « smache » ?
— Non.
— Un « drive » ?
— Pas davantage !

L'espiègle se pencha vers son oreille et chuchota :

— Un amoureux . . .
— Alors, c'est de la plus grande importance, je ne puis moins faire que d'aller au stade aujourd'hui, s'amusa Béril.
— Tu viens ? Que tu es gentille ! Va vite t'habiller.

Ce fut prestement fait.

Sa raquette sous le bras elle reparut.

Les jeunes filles s'élancèrent joyeusement vers le jardin.

Dégringolant l'escalier de pierre, les deux amies firent craquer, sous leurs pas, le sable de l'allée.

Une voix partit du jardin d'à-côté :

— Est-ce que Béril t'accompagne, ma chérie ?
— Oui, maman !
— Pourquoi ne t'es-tu pas couverte davantage ?
— Il fait très bon, maman . . .
— Je vous la confie, Béril, veillez sur cette petite folle.
— Soyez rassurée, madame . . .

Et les deux amies, bras dessus, bras dessous, se dirigèrent vers le stade Jean-Bouin à peine à deux cents mètres.

— « Il » est là ! annonça Mlle Ségal en glissant un coup d'œil à travers le grillage des courts.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

« Hello ! » lança-t-elle.

— Hello ! répondit un grand garçon sympathique, vêtu de blanc qui s'agitait sur le gravier rouge.

Rosie présenta :

— Willy Colman, de New-York, un partenaire du stade et un charmant camarade... Mon amie, Béril Dangennes...

Béril tendit la main.

— Il a l'air assez insignifiant, dit-elle mentalement.

Et comme le jeune homme s'exclamait :

— Je bats Rosie à plates coutures tous les jours ! C'est formidable !... On m'appelle, ici, le champion !

Elle ajouta :

— Et assez prétentieux, c'est le bouquet !

— Vous allez voir ça ! fit le jeune homme.

Avec désinvolture, il courut reprendre sa place.

Pendant ce temps. Rosie chuchota :

— Comment le trouves-tu ?

— Il est bien jeune, réserva son amie.

— Tu as vu... quels beaux yeux !

Béril se mit à rire :

— Non, je t'avoue... je n'ai pas remarqué !

— Comment ! s'indigna la blonde jeune fille, des yeux bleus foncés, presque noirs et tout mouchetés de points dorés !

— Oh ! oh !

« Mais il s'impatiente, ton blond aux yeux mouchetés ! »

Rosie s'élança.

Elle fut battue par 6 à 0.

Essoufflée et ravie, elle revint vers Béril qui avait suivi la partie avec attention et qui souriait malicieusement.

— Je suis en forme excellente ! dit le jeune homme en les rejoignant.

— Vous jouez trop méthodiquement, critiqua Béril, d'un ton calme. Il n'est pas nécessaire d'être un champion pour vous battre.

Willy parut suffoqué. Après un moment de stupeur, il partit d'un grand éclat de rire :

— Voulez-vous essayer ? proposa-t-il sur un ton moqueur.

— Avec plaisir.

Elle libéra sa raquette et se dirigea d'un pas égal à la place qu'avait occupée Rosie. Celle-ci, escaladant les cinq barreaux de la haute chaise, servait d'arbitre.

On n'entendait plus, à espaces réguliers, que les tac tac des balles que les cordes tendues des raquettes se renvoyaient.

Willy lançait la balle inlassablement avec une régularité de pendule.

Béril l'observait. Elle soutenait le jeu, mais sans se lancer en pleine action.

Alors, brusquement, en quelques volées foudroyantes, le jeune homme se trouva battu sans presque s'en être aperçu. Assez piteux de ce dénouement d'autant que les témoins souriaient, pas fâchés de voir l'imbattable dégringolé de son piédestal.

— Vous jouez remarquablement, dit-il à Béril, vexé de son échec.

Elle répondit d'un air détaché :

— Je suis étonnée que vous ayez pu marquer un point.

Le coup porta, car il jeta, brusquement dépité :

— Vous tâcherez de m'empêcher de le marquer la prochaine fois !

— Quand vous voudrez ! Il ne faut pas faire de peine aux enfants !

Depuis ce jour, les deux jeunes filles allèrent souvent ensemble au stade.

Willy s'entêtait : il voulait vaincre Béril.

Après une partie assez molle avec Rosie, il s'agitait dans cet espoir.

Rosie s'amusait beaucoup au début, mais elle s'aperçut bientôt que Willy préférait jouer avec Béril.

Les deux antagonistes ne pensaient qu'au tennis, mais pour Rosie, c'était bien différent : elle pensait à autre chose pour deux, et même pour trois.

Aussi avait-elle des sautes d'humeur extraordinaire. Elle, si gaie, devenait boudeuse, grognon, capricieuse.

Au début, Béril s'inquiéta, la croyant souffrante : non, elle se portait très bien.

Mlle Dangennes ne savait que penser quand, brusquement, Rosie prit en grippe le tennis et ne parut plus sur le court pendant toute une semaine. Béril reprit ses travaux de reliure.

La villa « Cocktail » était tout près, rue Molitor, aussi Willy vint-il promptement les relancer. Mais ce jour-là, Mlle Dangennes voulait terminer un motif commencé depuis longtemps. Rosie se rendit donc sur le court, seule avec Willy.

Sa joie, à son départ, fit que son amie se douta brusquement de la vérité et se promit de l'interroger à la première occasion.

Cette occasion se produisit le matin suivant. Béril vint trouver son amie dans sa coquette chambre et lui annonça, d'un ton détaché, son intention de se rendre au stade vers neuf heures. C'était l'heure habituelle de Willy.

Rosie grommela un : «Bon ! » assez maussade et lui tournant le dos, se mit à se coiffer devant sa glace.

Et Béril apprit enfin ce qu'elle voulait savoir. Elle partit furieuse, laissant Rosie sanglotante et désemparée.

II

Le train vous emporte... Le train ? Ou la vie ?

Tous les fleuristes de Paris s'étaient donné rendez-vous sur le quai de la gare Saint-Lazare. Tanguant parmi la foule, protégeant tant bien que mal des gerbes de roses, des orchidées à deux cents francs pièce, des bottes d'œillets et de pivoines, ils cherchaient les employés des Pulmann.

Les photographes faisaient éclater leur magnésium dans tous les coins.

Les représentant de Cook, de l'American-Express remettaient avec rapidité les tickets à leurs clients.

Les agents des compagnies de navigation regardaient, graves et sombres, la longue file des voyageurs.

Il y avait encore le chef de train, le chef de gare, le serveur du wagon-restaurant et... le conducteur de la locomotive.

C'était le départ du train de luxe pour le Havre.

Des hommes, vêtus de complets de sport multicolores et confortables, enveloppés d'écharpes de soie comme des ténors d'opéra, des ladies, élégamment emmitouflées, s'embrassaient dans les couloirs et sur les marchepieds. Les bottes de fleurs changeaient de mains.

Parmi la foule, Béril et Rosie surgirent. Elles avaient grande allure dans des tailleurs d'une sobriété et d'un chic impeccable. Mlle Dangennes s'immobilisa :

— Tiens, Rosie, le voilà le Willy de ton cœur ; il gesticule vers nous.

— Je t'en prie, Béril, ne fais pas de réflexions ! Je ne sais plus où me mettre après la scène stupide d'avant-hier. Tu ne m'en veux pas ?

— Mais non, petite folle, c'est oublié !

« Eh bien ! jeune athlète, j'ai peine à croire que c'est pour nous voir quelques secondes plus tôt que vous venez de piquer ce magnifique cent mètres... avec obstacles !

— Le train va partir. Pressez-vous ! Notre wagon est le quatrième, là-bas. Venez.

Et Willy, un vaste pardessus «mastic » lui battant les talons, fendit la foule de son jeune torse de sportif.

Ils se hâtèrent le long des voitures brunes ou bleues.

— Vous nous embarquez presque de force, dit Mlle Dangennes. Il faudra cependant m'expliquer...

Le hululement d'un coup de sifflet coupa sa phrase en deux.

Bien calée sur les coussins, Béril reprit :

— Vous allez m'expliquer un peu plus clairement ce que nous allons faire en Ecosse.

Willy accrochait son pardessus. Il se retourna, rejeta d'un geste vif une mèche rebelle et vint s'asseoir en face des deux jeunes filles.

— C'est très simple, dit-il. Mon frère Norbert arrive. Il est resté cinq ans aux Etats-Unis après la mort de sa femme survenue dans son château d'Ecosse.

« Norbert a été très touché par cette perte ; aussi j'ai craint pour lui ce retour parmi tant de chers souvenirs. Il est assez... romanesque, vous savez, mon frère !

— Ah ! ah ! grogna Béril entre ses dents.

— J'ai donc pensé que, pour dissiper ses idées noires, la vue de deux frais

Un Toucher de Maître...

RÉVÈLE LE *VRAI* CHARME DE LA MUSIQUE

La Vraie SAVEUR DE TOMATE

JUSQU'À ce que Libby's ait trouvé le procédé breveté à "Pression Douce", les produits de tomates n'avaient jamais pu vous apporter ce goût exquis et délicieusement frais.

Cette méthode exclusive de Libby vous assure la saveur *réelle* des plus belles tomates de race. Et quelle saveur ! De grosses tomates juteuses sont cueillies sur les plantes et, en l'espace de quelques heures, sont si délicatement pressées grâce à la méthode à "Pression Douce" qu'elles assurent le goût frais, naturel — *non dénaturé* — riche en Vitamines A B et C si nécessaires à la santé.

Le goût épicé du *Catchup aux Tomates* Libby's à "Pression Douce" se marie à la perfection avec les aliments que vous servez et, grâce à lui, tout repas semble meilleur.

Le *Jus de Tomates* Libby's à "Pression Douce" est un bon apéritif et un cordial excellent.

Et beaucoup de gens nous disent que la **Soupe aux Tomates* Libby's à "Pression Douce" est "la meilleure que nous ayons goûtée".

★ *Libby fait aussi quatre autres soupes délicieuses — aux Asperges, aux Pois, aux Légumes et aux Epinards.*

Le Double de votre Argent Remboursé

Si vous ne trouvez pas que les Produits de Tomates Libby's à "Pression Douce" sont les meilleurs que vous ayez jamais goûtés, Libby's vous remboursera le double de votre argent. Ecrivez simplement, en lettres moulées, vos nom et adresse, le prix d'achat et le nom de l'épicier, au dos d'une ou au dos des trois étiquettes, et envoyez cela à Libby, McNeill & Libby, Chatham, Ontario

visages serait un excellent dérivatif. Je vous ai averties en toute hâte. Nous roulons vers le Havre, et voilà.

Il y eut un temps de silence que Béril rompit pour demander :

— Il vous ressemble, votre frère ?

— Beaucoup, mais il est très vieux. Pensez, il a quinze ans de plus que moi !

— Cela fait trente-sept, sourit la jeune fille, et vous trouvez ça très vieux ?

— Dame !

Elle hocha la tête avec commisération :

— Oui. Il n'y a que les dix-huit ans de Rosie capables de trouver vos vingt-deux supportables !

— Nous ne serons donc jamais d'accord ? voulut-il avancer, conciliant.

— Vous êtes trop enfant ! Vous remuez sans cesse, c'est agaçant !

Willy affecta une grande désinvolture pour se retirer et aller fumer une cigarette dans le couloir.

Dès qu'il eut disparu, Rosie se jeta dans les bras de son amie :

— Chérie, j'ai l'impression que ce voyage sera décisif.

Béril lui rendit son embrassade et, tout en rectifiant le désordre de leur compartiment, spécifia :

— Mettons-nous bien d'accord. Nous avons eu à peine le temps de parler.

Elle se pelotonna dans un coin et posa sa tête blonde sur l'épaule de son amie qui lui dit de sa belle voix chaude :

— Tu l'aimes vraiment, ce garçon ?

La tête blonde répondit : « Oui ! »

— C'est sérieux, irrémédiable et définitif ?

A chaque qualificatif, les boucles s'agitaient affirmativement.

— Bien. Alors nous allons mettre notre plan à exécution. Je deviens donc insupportable chaque fois que je lui adresserai la parole ... cela me sera d'ailleurs facile.

« J'accapare le frère dès en arrivant. Il va me parler de son épouse défunte. Ça va être drôle ! Enfin, je fais ça pour toi. De ton côté, tâche d'agir avec diplomatie avec Willy ...

La tête blonde faisait toujours : Oui !

Béril jeta un regard pensif à travers la vitre.

Elle rêva un moment, puis abaissant ses regards sur Rosie, recommanda :

— Surtout, pas d'emballement !

Mais la tête blonde était immobile, les paupières de Rosie venaient de se fermer sur son rêve.

La porte glissa sur ses gonds. Willy reparut.

Béril mit un doigt sur ses lèvres. Avec précautions, le jeune homme referma la porte et vint reprendre sa place.

Mlle Dangennes avait reporté ses regards vers la vitre. Elle réfléchissait au secret que son amie lui avait confié et à leur décision qui semblait amuser beaucoup Rosie, mais qu'elle jugeait pleine d'aléas.

— Rosie est ridicule de suivre ce garçon qui n'a pas du tout l'air emballé ... Enfin, je veillerai à ce qu'elle ne commette pas de bêtises. Pourvu qu'elle soit heureuse !

Elle lança à Willy un coup d'œil aigu.

— Sapristi ! pensa le jeune homme, elle me déteste cordialement. Heureusement qu'il y a Rosie !

Le train roulait dans la nuit.

III

Ne confiez pas vos projets au fleuve, il va vers la mer.

Le Havre, ses pylônes, ses clochers, ses bassins, ses alignements de grues, ses bâtiments gris et ses fumées.

Courte traversée monotone et sans histoire.

Douvres, qui ressemble au Havre, est un peu plus gris.

Un train de nuit traverse la campagne. L'aube se lève : voici Londres.

Au cœur de l'effervescence de Victoria-Station, Béril et Rosie, tournées d'un même mouvement vers Willy qui les rejoignait, s'enquirent simultanément :

— Avez-vous récupéré nos bagages ?

— Non sans peine. Ils ont été éplu-chés comme s'ils pouvaient contenir une bombe de cheddite ! J'appelle un taxi.

« J'ai retenu, ajouta-t-il à l'adresse de ses compagnes, trois chambres confortables dans un Family-House que je connais.

— Vous avez habité Londres ?

C'était Béril qui avait posé la question.

— Mes parents, surtout, pendant que j'étais bouclé à l'Université d'Oxford.

— Vous ne nous aviez jamais dit ça !

Willy en profita pour exhaler sa bile :

— Me l'avez-vous demandé ?

— Vous êtes assez bavard sans que j'aie besoin de vous interroger.

— Vous m'envoyez promener si aimablement que j'en viendrai à ne plus oser prononcer une syllabe ! C'est formidable, à la fin !

Amusée, Rosie intervint :

— Béril, ne le taquine plus, c'est un compagnon charmant et dévoué ...

— Merci, Rosie, vous me comprenez, vous !

Mais Béril jeta précipitamment, pour ne pas perdre une si belle occasion :

— Vous comprendre ! Mais il n'y a rien à comprendre ! Comme tous les gamins de votre espèce, vous avez peut-être des muscles d'acier ... mais sûrement une cervelle de bois !

« J'ai été un peu fort », regretta-t-elle mentalement en voyant Willy changer de couleur.

Le jeune homme n'eut pas le temps de lancer la réplique cinglante qui lui montait aux lèvres : le taxi s'immobilisait devant une pension de famille à volets verts précédée d'un jardinet aux secs alignements de buis.

Le directeur, aussi douloureux qu'un païr de la Chambre des lords, les guida lui-même jusqu'à leurs appartements et se déclara fort honoré de leur présence.

— Béril, je m'amuse follement ! Tu joues si bien ton rôle ! Donne que je t'embrasse !

— Hum ! c'est un baiser intéressé ! Tu l'auras, ton Willy !

— Quand arrive son frère ?

— Ce certain M. Norbert débarque, paraît-il, demain. Nous sortirons donc toute la journée. Je tiens à prendre l'air avant de remorquer le veuf !

Un moment plus tard, de la salle de bain où l'eau ruisselait, Rosie lança :

— Il me vient une idée ! S'il te plaisait, ce veuf ? Je nous vois très bien belles-sœurs ...

— Merci beaucoup, s'amusa Mlle Dangennes, mais un mariage, c'est assez pour l'instant. Je ne te ramène à Paris que fiancée.

— Je suis heureuse ! Tu affirmes si nettement : cela sera, n'est-ce pas ? Cependant Willy ne s'occupe pas beaucoup de moi ...

— Ta, ta, ta, il s'en occupera, je m'en charge !

— Tu es mon ange gardien !

— D'accord ! Mais on laissera choir son ange gard'en comme une vieille raquette désaffectée quand on aura conquis son Willy.

Et ils virent du pays !

Ils traversèrent Hyde-Park — le bois de Boulogne de Londres — et les écureuils familiers s'enfuirent à leur approche.

Et ils rentrèrent exténués et ravis au Family-House où un télégramme attendait Willy.

Son frère, le croyant seul, l'avertissait qu'il se rendait directement à Greenock et, de là, dans son manoir sans détourner sa route vers Londres.

— Bon, dit Willy en repliant le télégramme, nous pourrons partir demain ou après-demain pour l'Ecosse.

— Après-demain, décida Béril. Il vaut mieux qu'il ait un peu de temps pour s'installer, notre arrivée intempestive pourrait le gêner ...

— Entendu. Mais à une condition : nous passerons la soirée dans les clubs.

— Nous n'avons pas de toilette ... s'inquiéta Béril pendant que Rosie battait des mains.

— La « season » est avancée, donc, pas de tenue protocolaire. Une fraîche robe et ... votre beauté !

— Vous devenez romantique, mon cher ! le rabroua Mlle Dangennes.

— Moi ! romantique ! Ce serait drôle ! Et d'ailleurs, ça ne me réussit pas puisqu'une fois de plus je me fais houspiller ! A tout à l'heure !

Il était cependant vrai que la beauté des deux jeunes filles illuminait leurs simples robes quand elles rejoignirent leur compagnon dans le hall de l'hôtel.

D'abord POUR LE BAIN DE CES PETITS BÉBÉS
RIEN QUE *l'Huile d'Olive*

DR. ALLAN ROY DAFOE

Cecile *Yvonne* *Emilie* *Annette* *Marie*

Les cinq petites Dionne après leur bain au Palmolive . . . leur peau rose a la fraîcheur d'une fleur fraîche éclose et la douceur du satin.

Maintenant les charmantes jumelles Dionne n'emploient que le PALMOLIVE

le savon fait de Douce Huile d'Olive

Toutes les illustrations de photos Copyright Star News Service

DIX petits bras, dix petites jambes s'agitent et font voler l'eau ! Cinq petites voix enfantines se font entendre en un rire joyeux !

Ce que les jumelles aiment leur bain au doux Savon Palmolive !

Ce bain est un plaisir pour les petites. Pour les spécialistes en charge des jumelles, c'est une chose très importante. Et spécialement important fut le choix d'un savon assez doux pour la peau tendre de ces fameuses petites filles.

Pourquoi le Palmolive fut choisi !

Parce que, les jumelles étant nées prématurément, leur peau est extraordinairement sensible. Si délicate qu'elle a toujours exigé un soin très spécial.

Le Dr. Dafoe explique lui-même:

" Lors de leur naissance, et pendant quelque temps dans la suite, les jumelles Dionne furent baignées dans l'Huile d'Olive . . . Lorsque vint le temps des bains au savon et à l'eau, nous choisîmes le Savon Palmolive exclusivement pour usage quotidien dans le bain de ces bébés célèbres dans le monde entier. "

Songez donc ! De toutes les huiles connues à la science, seule l'Huile d'Olive était assez douce pour les premiers bains des jumelles. Et puis, de tous les savons en existence, seul le Palmolive, fait d'Huile d'Olive, fut choisi pour les jumelles !

Quelle leçon pour toute Mère . . . pour toute Femme

Mère ! Votre précieux bébé devrait-il être baigné avec un savon moins doux, moins soulageant que celui qu'on a choisi pour les petites Dionne ? Pourquoi pas décider dès maintenant que seul le Palmolive, fait d'Huile d'Olive, touchera jamais la peau tendre de *votre* bébé !

Et vous aussi, belle dame... vous qui désirez garder au cours des années la douceur, le velouté et le charme de votre épiderme ! Pourquoi pas donner à *votre* peau le soin de beauté incomparable que seul le mélange secret d'Huiles d'Olive et de Palme du Palmolive puisse donner ? Pourquoi pas commencer aujourd'hui même à faire un usage exclusif du Palmolive, sur votre visage et dans votre bain ?

FAIT D'HUILE D'OLIVE — POUR GARDER LE CHARME DE LA PEAU AU COURS DES ANNÉES

La voiture de place les entraîna vers le centre de la capitale. En cours de route, Mlle Dangennes s'informa :

— Quels sont ces clubs où nous allons ?

— Les réunions nocturnes où les hommes oublient qu'ils sont mariés et où les femmes . . .

— . . . en font autant, j'espère ?

— Exactement.

Le taxi stoppait.

L'entrée du club, surmontée de deux globes dispensant une lumière laiteuse, aspira les trois voyageurs.

Ils rejoignirent dans l'escalier en colimaçon qui descendait vers le sous-sol, un Anglais en smoking, les joues couleur de beefsteak cru et fleurant le gin à quinze pas.

Willy et ses compagnes pénétrèrent après lui dans la salle bien ventilée et relativement fraîche, malgré la foule qui s'y pressait autour de petites tables.

Les attractions se succédaient sur la piste, mais les plus curieuses étaient dans la salle, pour deux Parisiennes et un Américain non habitués aux Londoniens, à leurs qualités, à leurs défauts et à leurs *night* clubs.

Quand ils regagnèrent le Family-House, « Big-Ben » tonnait quatre coups dans la tour carrée de Westminster.

IV

Au fond de la lande,
Une fille chantait . . .

Les fils télégraphiques montaient, descendaient, montaient, descendaient comme s'ils suivaient perpétuellement un chemin vallonné.

Brusquement, ils cessèrent de rayer la campagne écossaise.

Willy était à la portière :

— Glasgow ! annonça-t-il.

La cloche tinta l'entrée en gare.

— J'aperçois Norbert !

Et il s'élança hors du wagon.

Les deux jeunes filles le virent étreindre un grand monsieur blond, mince et distingué.

Béril sourit à son amie :

— Il est très bien !

— Je croyais que le physique t'importait peu !

— Tu ne me vois pas balader un magot ?

Elles sautèrent légèrement sur le quai.

A quelques pas d'elles, Willy s'exclamait :

— Je suis si heureux de te revoir, mon grand !

— Et moi ! Comme tu as changé !

Béril murmura près de l'oreille de Béril qui surveillait le déchargement des bagages :

— Crois-tu qu'il est ému ! . . . Il est très gentil . . .

Mlle Dangennes n'eut pas le temps de répondre. Norbert voulait entraîner Willy qui s'exclamait :

— Attends, je t'ai réservé une surprise !

Il se tourna vers les jeunes filles que le gentleman considérait d'un air profondément étonné. Le jeune homme fit gaiement les présentations sans s'occuper du changement de visage de son frère. Il ajouta :

— Tu ne t'attendais pas à me voir arriver trois !

L'Américain, qu'une brusque émotion avait secoué, se remettait avec effort :

— Je . . . je suis ravi . . . Mais je vais te blâmer de ne pas m'avoir prévenu . . .

— Ta, ta, ta, s'amusa Willy, on peut arriver à l'improviste chez toi !

Le chauffeur emportait déjà les bagages hors de la gare et les rangeait dans la puissante voiture qui attendait.

Avant d'atteindre l'auto, Béril se trouva coude à coude avec Willy :

— Je vous pardonne vos bévues passées, fit-elle d'un ton sérieux.

— En quel honneur ?

— Pour vos effusions fraternelles.

Le jeune homme s'illumina :

— Je ne suis pas un sauvage !

■

NOTRE PROCHAIN ROMAN :

LE RAYON VERT

PAR ALEK PLUNIAN

■

Et ils prirent place sur les coussins. Norbert en face de Béril et Willy en face de Rosie.

Le soleil avait enfin réussi à percer la brume. Ses rayons d'or pâli caressèrent les voyageurs qui s'émerveillaient au sortir de la ville.

— Quelle est cette rivière ? demanda Rosie.

— La Clyde. C'est un petit fleuve, renseigna Norbert.

— C'est beau ! murmura la jeune fille intimidée.

Béril observa :

— Nous n'avons pas en France le monopole de la beauté. Vous aimez l'Ecosse, monsieur ?

— C'était le pays de ma femme, murmura M. Colman.

— Aïe ! se dit Mlle Dangennes.

Mais la voix grave reprenait :

— Qui dira la beauté des lacs ? Les accords mélancoliques des cornemuses qui se répondent de sommet en sommet ? La grâce des chaumières posées sur une arête de roc et penchées au-dessus de l'abîme comme des gazelles ? C'est une contrée toute de poésie. Un pays sublime.

— C'est curieux, murmura Rosie, qui ne savait pas cacher ses sentiments, je n'ai jamais entendu parler comme cela.

— N'y aurait-il plus de poètes en France ? sourit Norbert.

— C'est-à-dire . . . je m'occupais surtout de sport !

— On a tort de croire que l'un empêche l'autre. Il y a de la poésie dans tout ce qui est beau. Malheureusement, on fait souvent du sport parce que c'est la mode.

— C'est très vrai, approuva Béril. Ainsi Willy a lâché le tennis pour la boxe, parce qu'il était battu.

— A la bonne heure ! bougonna comiquement le jeune homme, je vous reconnais ! Je me disais : Comment se fait-il que depuis un quart d'heure je ne me sois pas fait houspiller ? C'est formidable ! Est-ce que l'air poétique de l'Ecosse adoucit les mœurs ?

Les cottages rencontrés au long des parcours furent remplacés par des maisonnettes et par des chaumières.

Les prés se pelèrent par place et la lande étendit son aride vallonnement.

Bientôt un manoir se dressa accroché à flanc de montagne, ses pierres grises toutes luisantes sous le soleil.

Un plateau verdoyant accueillit les voyageurs. Ils traversèrent un très beau parc aux jeunes feuilles et mirent pied à terre devant un escalier de pierre haut de vingt marches, duquel se précipitaient une demi-douzaine de domestiques.

Le dernier arrivé, un grand gaillard à cheveux blancs, voulut débarrasser Rosie de sa petite valise. Comme il se relevait, l'expression de sa physionomie changea, ses lèvres tremblèrent et il laissa tomber le bagage, à sa grande confusion.

Au lieu de le gourmander, Norbert posa doucement sa main sur son épaule et dit :

— Patrick, tu t'occuperas particulièrement de Mlle Rosie Ségal.

— *Yes*, sir, balbutia le domestique en lançant un dernier coup d'œil à la jeune fille.

— Toi, continua le maître de la maison en attachant son regard sur un valet de chambre impeccable, au service de Mlle Dangennes, et toi, le plus sportif des domestiques . . .

Un grand garçon brun inclina la tête.

— Au service de Willy Colman. Conduisez mes invités à leurs appartements.

La porte à deux battants, en haut de l'escalier, ouvrait directement sur une vaste salle ornée d'armures, de sculptures sur bois, d'une massive table artistement travaillée ainsi que les sièges à dossiers droits, les consoles d'angles et le vantail de la monumentale cheminée.

Au fond, un escalier montait vers une galerie sur laquelle s'ouvraient quatre portes aux ferrures ouvragées.

(Lire la suite page 29)

CAROLE LOMBARD *Photo Paramount*

Photo Universal GAIL PATRICK

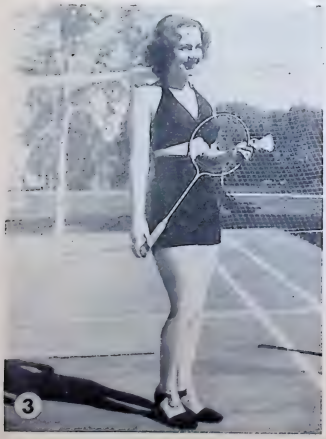
Le Chic à Hollywood

FRANCES DRAKE *Photo Paramount*

Photo Paramount ELIZABETH RUSSELL

Photos Warner Bros.

OLIVIA DE HAVILLAND, la talentueuse et belle vedette de « *Anthony Adverse* » et de tant d'autres beaux films, est une sportive de première force. La pêche, le badminton, le ping-pong, le tennis, la natation, la bicyclette, tous les sports lui semblent familiers.



5

6

Photos Warner Bros.

Au pays de l'éternel été

7

8

KETTI GALLIAN *Photo Paramount*

Photo Paramount GERTRUDE MICHAEL

Choses de Saison

PAT PATERSON *Photo Walter Wanger*

Photo Paramount GERTRUDE MICHAEL

(Suite de la page 24)

Les domestiques précédaient les voyageurs.

— Quand vous serez prêtes, mesdemoiselles, puis-je vous demander de descendre pour le breakfast ? s'enquit le maître de la maison.

— Oh ! oui ! fit Mlle Ségal, je meurs de faim.

Et elle courut vers l'escalier en lançant son béret sur le casque d'un chevalier géant.

Norbert tressaillit et le vieux Patrick faillit de nouveau lâcher sa valise.

Béril observait ces curieux symptômes depuis un instant et s'avouait n'y rien comprendre.

Willy rayonnait. Il glissa à la jeune fille au moment d'entrer chez lui :

— Puis-je vous voir dans un moment, avant le breakfast ?

— Frappez dans dix minutes, répondit Mlle Dangennes de plus en plus intriguée.

Quand il pénétra dans sa chambre un peu plus tard, elle s'informa aussitôt :

— Pouvez-vous m'expliquer ce qui se passe ?

— Je suis là pour ça, s'amusa le jeune homme.

— C'est sans doute drôle puisque je vous vois très gai, s'énerva-t-elle en s'asseyant, mais je vous avoue que je me sens inquiète.

— Outre, commença-t-il, le plaisir de voyager avec vous . . .

— Merci.

— J'avais une autre raison pour vous emmener en Ecosse . . .

— Ah ?

— Je me doutais que Rosie produirait cet effet-là ; mais je voulais en être sûr avant de vous parler d'une idée qui m'est venue . . .

— Soyez clair, trancha-t-elle, et procédons par ordre : pourquoi la venue de Rosie . . .

— Parce qu'Edith, femme de mon frère, était une blonde aux yeux verts. Même taille à peu de chose près, même pétulance. En coiffant l'armure de son chapeau, Rosie a même fait un de ses gestes familiers . . . Mais qu'avez-vous ?

Béril s'était levée. Plantée devant lui, soucieuse, elle invita :

— Continuez . . . votre idée ?

— Elle est assez facile à deviner . . .

Elle éclata :

— Vous êtes un garçon impossible, mon cher, absolument impossible.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Rosie serait très heureuse.

— Occupez-vous donc de vos sports et ne jouez pas à l'agent matrimonial ! Vous pouvez vous vanter de nous avoir mis dans de jolis draps !

— Je ne vois pas mon crime !

— Eh ! je ne peux pas vous expliquer ! Pourquoi m'avoir laissé ignorer cette similitude de traits ?

— Elles ne se ressemblent pas traits pour traits ! Mais une blonde aux yeux

verts, c'est assez rare ... la même vivacité ... le même âge ... Toutefois je n'étais pas assez sûr de cela à Paris pour vous parler de ce projet assez vague, surtout à ce moment-là.

— Bien, bien, prenez l'indicateur et donnez-moi l'heure du prochain train.

— Vous n'allez pas faire ça ! J'ai dit à mon frère que nous étions ses invités pour un mois. Et, vous savez, il a les idées des gens d'ici sur l'hospitalité. Le plus misérable des coupeurs de bois se considère comme aussi bon gentilhomme que le roi ! A plus forte raison quand un Ecossais d'adoption comme Norbert ajoute à son hospitalité la richesse. Vous le froisseriez au delà du possible !

— C'est le bouquet ! ... Je vais me faire adresser une dépêche de Paris ...

Une tête blonde, passant par la porte entre-bâillée, s'enquit en riant :

— Qu'avez-vous à vous disputer ?

— C'est afin de ne pas en perdre l'habitude, grommela Willy assez piteux.

Rosie s'approcha :

— Vous ne savez pas ce que je viens d'apprendre ? Le vieux Patrick m'a dit que je ressemblais à la femme de votre frère. Willy, les yeux surtout. Le brave homme en pleurait. Croyez-vous que cela fasse de la peine à Norbert ? J'en serais tellement fâchée ...

— J'ai plutôt l'impression du contraire, lança vivement le jeune homme.

Béril prit Rosie par les épaules :

— Il faut partir, chérie ; s'il se mettait à t'aimer, ce serait une mauvaise action.

— Que vas-tu chercher là ! s'exclama la jeune fille. Patrick m'a dit qu'il avait une telle adoration pour sa femme que jamais il ne se remarierait. D'ailleurs, je ne lui ressemble pas au point de la remplacer. Et puis, elle était Ecossaise, moi Parisienne, et je bafouille l'anglais comme un mauvais élève de huitième.

« Ne te tourmente pas, chérie, je m'arrangerai pour qu'il me voie le moins possible.

« Et maintenant descendons. J'ai l'estomac dans les talons et je vais être obligée de le traîner avec une ficelle si nous tardons cinq minutes de plus !

Elle s'élança vers la galerie en gambadant.

— Tout s'arrange, sourit Willy.

— Je vous revaudrai ça ! jeta Béril furieuse.

V

L'Amour ?
Tu crois trouver un esclave :
il est ton maître.

Et quinze jours coulèrent.

Quinze jours, en apparence, sans changement. Mais un observateur aurait pu constater que Mlle Dangennes qui, au début, consultait chaque soir son amie au sujet de Willy, se retirait chez elle sans la moindre question et que Rosie, de son côté, évitait soigneusement de prononcer le nom du jeune homme dans leurs rares apartés.

Cependant, tandis que Béril soutenait une conversation languissante avec Norbert, Rosie se mettait en frais de coquetterie pour Willy qui la traitait de haut, en copain.

Finalement, ils se réunirent tous les quatre et entreprirent de longues randonnées en auto ou à pied, des pêches au saumon dans la Clyde et des visites aux châtelains avoisinants avec le secret espoir qu'une fée viendrait avec sa baguette magique, changer la situation et brouiller les rôles.

Mais ce fut un petit dieu qui vint et qui tira sa première flèche sur le cœur le plus vulnérable du quatuor.

La petite Rosie qui avait cru en des sentiments amovibles pour Willy parce qu'il était jeune, fringant et « à la page », se laissait charmer par la conversation étincelante de Norbert. Il l'entourait d'une tendre sollicitude à laquelle le jeune sportif ne l'avait guère habituée.

Ne comprenant pas d'abord très bien ce qui lui arrivait et ensuite un peu honteuse de son emballement et de ses enfantins projets, elle n'avait pas osé en parler à Béril qui, d'ailleurs, montrait à son tour de curieuses sautes d'humeur.

Un soir, comme plusieurs autres soirs précédents, une silhouette claire rejoignit une ombre plus grande qui attendait dans le jardin, près du bosquet de glycine.

— Oh ! Norbert, dit-elle, j'ai pris aujourd'hui une grande résolution : il faut absolument que je vous parle.

— Quel ton grave, petite Rosie ! Ce que vous avez à me dire est donc si important ?

— Ne riez pas ! Je suis très tourmentée ... Asseyons-nous. Ecoutez-moi ... Non, non, ne prenez pas ma main, cela m'empêcherait de parler.

Et Rosie fit le récit sincère de ses rencontres au stade Jean-Bouin, avec Willy, de ses rêves, de ses confidences à Béril et de son plan concernant le voyage en Ecosse.

Elle conclut, intimidée par le silence de M. Colman :

— C'est mal, n'est-ce pas, de venir en Ecosse pour Willy et de ... et de me rendre aux rendez-vous de son frère ?

Un peu surpris, Norbert avait écouté le récit :

— C'est pour cela que votre amie m'a tenu compagnie avec acharnement les premiers jours ?

Rosie hocha la tête affirmativement et murmura :

— Elle est d'un caractère si droit et sait toujours si bien ce qu'elle veut que je n'ose plus lui parler de tout cela. Et puis, elle me traite d'une façon bizarre. Je pense qu'elle se doute de quelque chose et me désapprouve ...

— Hum ! ... Je crois plutôt que sa brusquerie a un autre motif ... Mais je me trompe peut-être ... Petite Rosie, mettons les choses au net et nous y verrons beaucoup plus clair, voulez-vous ?

— Oh ! oui, je veux bien !

— Regardez-moi ...

La jeune fille leva vers lui ses beaux yeux dont la limpidité laissait apparaître des sentiments très purs.

Emu, Norbert murmura :

— Croyez-vous aimer encore Willy ?

— Non, je ne l'aime plus, plus du tout. C'est très mal ... je suis sûre que vous allez me mépriser, mais je ne l'aime vraiment plus du tout !

Le châtelain lui saisit les mains et reprit :

— Et lui ?

Elle fit un geste d'ignorance.

— Bon, sourit Norbert. je m'arrangerai pour savoir cela, bien que je crois être un peu fixé là-dessus.

Il y eut un court silence.

— Rosie !

Et la voix de Norbert était troublée.

— Rosie, que pensez-vous de moi ?

Elle rougit jusqu'à la racine de ses blonds cheveux et voulut détourner la tête pour cacher son émoi.

Il se pencha et ramena vers lui le visage en feu.

— Dois-je comprendre que je ne vous déplais pas trop ?

La jeune fille cacha sa tête sur son épaule et balbutia :

— Je ne sais plus ... et puis ... auriez-vous confiance en moi après ce que je viens d'avouer ?

Tendrement, il la serra près de lui et le visage enfoui dans ses boucles, il se mit à lui murmurer très bas tous les mots d'amour dont son cœur débordait.

Le matin suivant, Norbert et Willy fumaient dans la grande salle, des tasses de thé devant eux. Le breakfast terminé, Béril et Rosie venaient de s'envoler vers leurs appartements.

— Comment la trouves-tu ? demanda Willy en levant les yeux vers la porte de la galerie.

— Délicieuse ! Et si douce dans sa vivacité ...

— De qui parles-tu ?

— Ne m'as-tu pas demandé mon opinion sur Rosie ?

— Non, il s'agissait de Béril.

— Ah ! s'étonna Norbert.

— Elle est épatante !

— Oui ... J'avais cru que tu avais un penchant pour Rosie ...

— Ce n'est pas du tout mon genre.

Norbert souriait profondément :

— Tu ne peux pas t'imaginer le plaisir que tu me fais !

— Tiens ! Tiens ! Et pourquoi ?

— Parce que ... tu analyses tout cela froidement en homme, tu es vraiment devenu un homme ... je t'avais laissé collégien ...

— Ce n'est pas l'avis de Béril ! Tout juste si elle ne me traite pas de galopin. Je ne peux tout de même pas me vieillir de dix ans pour lui faire plaisir !

— Tu tiens essentiellement à lui plaire ?

— Pas du tout !

Il se leva et se mit à marcher de long en large.

— D'ailleurs, elle me déteste. Si elle te tient compagnie, c'est pour m'éviter. Ma conversation ne lui plaît pas.

Norbert tira lentement une bouffée de son cigare et murmura :

— J'ai l'impression qu'elle exagère à dessein.

— Comment cela ? s'intrigua son frère en se rapprochant.

— Elle t'envoie promener avec affectation, elle se moque de toi sur un ton trop élevé, elle te prend à partie d'une telle façon qu'on dirait qu'elle tient un rôle.

— Mais pourquoi ?

— J'ignore . . . Tu la connais depuis longtemps ?

— Quelques mois seulement.

— Elle a toujours été comme ça ?

— Qui . . . non. Enfin, elle me plaisantait sur mes matches, sur mes coutumes de sport, mais elle n'était pas dure comme depuis le commencement de ce voyage.

— Et . . . Rosie n'a pas marqué de changement ?

— Aucun . . . C'est-à-dire . . . elle ne me cramponne plus pour jouer au tennis, et si j'ai envie de faire un peu de footing, elle ne m'emboîte plus le pas. J'en ai conclu qu'elle aime moins le sport. Mais c'est un bon copain, Béril, elle, n'est pas même sortie trois fois avec moi depuis quinze jours ! Elle est déconcertante !

— Je crois, dit Norbert avec calme, que tu es amoureux de Béril.

Willy bondit :

— Moi ! Amoureux de . . . Crois-tu que je suis d'un siècle où l'on puisse être amoureux de quelqu'un sans s'en apercevoir ?

— Pour ce genre de . . . sport, le siècle peut s'étiqueter sous n'importe quel numéro.

— Un garçon comme toi ne se laisse pas rouler de cette façon !

— Rouler ! Comment ça, rouler ?

— Mais parfaitement. En amour, il y en a toujours un qui est la dupe de l'autre. Ne me fais pas des yeux de ce calibre.

Norbert but une gorgée de thé :

— A vingt ans, on a toujours l'intention de tout avaler . . .

— Sauf des couleuvres. Vois-tu, ajouta le jeune homme en se laissant tomber sur un siège, quand je serait en « goût » de mariage, je choisirai parmi les vingt-cinq ou trente jeunes filles que je connais. Je demanderai à l'élue de m'épouser, comme cela, tout simplement.

— C'est très bien raisonné dans le cas où ce genre lui plairait, mais elle pourrait refuser de t'épouser, tu pourrais ne pas lui plaire, elle pourrait ne pas t'aimer . . .

— Je suis bien tranquille !

— Ah ! oui . . . Eh bien ! mon petit Willy, je crois qu'avec tes théories sur l'amour, tu te prépares pas mal de désillusions.

— Tu ne vas pas me faire de la morale ? Revenons à nos moutons . . .

— Ou plutôt à nos belles brebis. Nous disons donc que tu es amoureux de Béril ?

— Encore ! C'est une idée fixe ! Je vais au jardin.

Son frère jeta dans sa direction :

— N'oublie pas que nous partons en excursion dans une demi-heure ?

— Bon, bon . . . grommela Willy en disparaissant.

Aussitôt, une porte s'ouvrit sur la galerie et Rosie descendit sans bruit.

Norbert posa précipitamment son cigare et s'élança vers elle.

— Chérie, murmura-t-il en portant ses petites mains à ses lèvres.

Elle l'entraîna sous l'avancement de la galerie :

— Là, Béril ne nous verra pas.

— Elle vous surveille toujours ? s'amusa-t-il.

— De plus en plus . . . elle a un caractère de . . . chien de garde.

— Et Willy de chien battu ! Je viens de l'interroger : il est sûrement amoureux de quelqu'un mais ce n'est pas de vous !

— Je suis heureuse ! Si pleine de joie ! Quand le leur apprendrons-nous ?

— Demain soir. Je fais préparer une petite fête. Est-ce que vous connaissez le cloub-berry ?

— Non !

— C'est un fruit écarlate qui pousse en petite quantité sur les hautes montagnes. On lui attribue ici le pouvoir d'élever un amour au rang d'une dévotion . . . Je vais en faire décorer le grand salon pour demain. En offrant à mes montagnards une solide goutte d'usquebaugh, ils apporteront leur charge de cloub-berry !

— C'est merveilleux !

Elle se serra près de lui :

— Mais quel ennui, cette excursion . . .

— Au contraire . . .

Il se pencha à son oreille pour ajouter :

— Nous allons les égarer, je connais très bien la montagne, il n'y a aucun danger pour eux . . . et nous reviendrons, tout simplement.

Une porte claqua.

— Attention ! chuchota la jeune fille, voici Béril.

Il se glissa dans la bibliothèque et. de là, rejoignit son frère.

— Où sont-ils ? questionna Mlle Dangennes.

— Au jardin, je crois . . . Ils nous attendent.

— Allons.

Et Béril, les mains dans les poches de sa veste, quitta la salle suivie de son amie qui esquissait des entrechats derrière son dos.

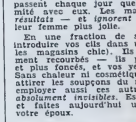
Conseils pour les

YEUX DES ÉPOUSES

par Jane Heath

● À moins d'avoir un de ces rares maris qui s'amusent à observer les rites mystérieux de la Beauté, il serait de bon ton que vous entriez dans l'association secrète des adeptes du Kurlash. Ces dames prévoyantes se gardent une petite *réserve* de produits Kurlash et passent chaque jour quelques instants d'intimité avec eux. Les maris sont épatés des *résultats* — et *ignorent toujours* ce qui rend leur femme plus jolie.

En une fraction de seconde, vous pouvez introduire vos cils dans un Kurlash ($1 dans les magasins chic). Ils en sortent élégamment recourbés — ils paraissent plus longs et plus foncés, et vos yeux sont plus grands. Sans chaleur ni cosmétiques — rien qui puisse attirer les soupçons du mari. N'hésitez pas à employer aussi ces autres produits Kurlash *absolument invisibles*. Essayez-les en secret... et faites aujourd'hui une belle surprise à votre époux.



● Ensemble Lashtint. Une boîte à mascara brevetée, avec petite éponge, *distribuant la quantité exacte* pour noircir naturellement les cils sans les durcir ni les coller. Imperméable. Noir, châtain ou bleu. $1.25.

● Kurlene. Embellit et assouplit les cils, les fait croître plus nombreux — et, seul ou mélangé à un peu de Shadette (non illustré, $1) pour s'assortir à la couleur de vos yeux, il donne un regard brillant de jeunesse. 65c et $1.25.

● Twissors. Cette merveilleuse petite pince avec manche courbé qui vous permet de voir pour bien tailler vos sourcils. 25c seulement.

Kurlash

Consultez Jane Heath *sur la beauté de vos yeux. Indiquez votre teint pour obtenir un plan de beauté personnel. Écrivez au Dept LF-10, The Kurlash Company of Canada, Toronto, 3.*

— Nous allons voir, les accueillit Norbert, si vous avez le pied montagnard.

VI

Il suffit d'une pierre sur ton chemin et . . .

Entre les troncs garnis de branches jusqu'à ras du sol, le sentier serpentait. Des écureuils, des oiseaux et des lapins déboulaient sous les pieds des promeneurs et s'enfuyaient vers un gîte plus sûr.

Blanche à son sommet, avec des coulées immaculées sur ses flancs verdoyants, la montagne servait de fond à ce décor sylvestre.

Les excursionnistes étaient silencieux : la beauté de la nature leur coupait la parole.

— Nous grimperons jusqu'au lac intérieur, avait proposé Norbert. Il est prolongé par un étroit plateau où l'alpinisme devient une promenade.

— Je marche devant, décida Rosie, quand je me tromperai de route vous m'avertirez. Je pars en reconnaissance !

Elle s'élança sans écouter la recommandation de Béril :

— Méfie-toi ! tu ne connais pas le chemin !

— Il n'y a aucun danger, s'empressa Norbert. Mais pour vous rassurer, je vais la ramener.

Et il disparut en écartant les branches.

— Soufflons un peu, jeta vivement Willy. D'autant qu'ici la vue est vraiment admirable.

Béril s'adossa contre un rocher et se mit à considérer la gamme des verts qui se déroulaient à ses pieds.

— Tout est vert, ici, dit-elle : les prés, les arbres, les eaux, les volets des maisons . . .

— Et parfois les yeux des Ecossaises, sourit Willy.

Elle lui jeta un coup d'œil aigu.

— En somme, reprit-il, tout se passe selon mes prévisions. Mon frère n'a plus sa mine d'enterrement, Rosie gambade comme un poulain . . . mis au vert. Je ne puis, en mon âme et conscience, me faire l'ombre d'un reproche.

En guise de réponse, elle lança :

— Nous partons dans huit jours !

— D'ici là, il peut se passer bien des choses . . .

Le regard de Mlle Dangennes fixa le jeune homme avec insistance :

— Votre frère vous a parlé ?

— Rien, absolument rien, mais je sens cela à des impondérables . . . Et Rosie ? Elle ne vous a fait aucune confidence ?

Béril se mit à rire un peu nerveusement :

— Non, Rosie ne m'a fait aucune confidence . . . à ce sujet . . .

— Etonnant, vous êtes sa seule amie !

— Pour cette même raison, je vous affirme que vous faites fausse route.

— Nous verrons !

— C'est tout vu ! Rejoignons-les puisqu'ils ne reviennent pas.

Le jeune homme ironisa :

— Ils y mettent le temps, en effet, beaucoup de temps . . .

Béril s'empara précipitamment de son bâton ferré.

Après le tournant, le bois de pin traversé, pas de Rosie ni de Norbert.

Béril ralentit le pas.

Le lac intérieur, plissé de mille rides, surgissait d'entre les arbres.

La jeune fille s'assit dans l'herbe, son bâton fiché dans le sol, près d'elle.

Willy la rejoignit.

La voix de Willy s'éleva :

— Béril . . . je voudrais ne plus penser . . .

— Vous aussi ? sursauta-t-elle.

Il ne répondit pas tout de suite :

— Regardez cette fleur rose, près de votre main . . . C'est curieux, elles sont toutes deux de la même couleur . . .

Mlle Dangennes, brusquement, plongea sa main dans sa poche et jeta :

— L'air de l'Ecosse agit sur vous.

— Je crois que oui, sourit-il, embarrassé. Mon frère affirme que je suis amoureux . . .

Béril ne répondit pas.

— Je suis à l'état d'incubation, voulut-il plaisanter. Gare le jour où mon mal se déclarera !

Elle se leva vivement et, sans le regarder :

— Je vous conseille de ne pas tarder plus longtemps. Prenons le même chemin pour rentrer.

Et la jeune fille s'éloigna à grandes foulées.

Au moment où ils débouchaient du bois de sapins entre les deux murs de rochers, brusquement, un grondement roula, des pierres et de la terre détachées un peu plus haut s'abattirent à leurs pieds.

Il y eut des exclamations de frayeur ; puis le silence. Une dernière motte s'effrita avec un bruit de feuilles froissées.

Ils s'aperçurent alors qu'ils se seraient l'un près l'autre et Béril sentit sur ses cheveux le souffle haletant de Willy.

— Eh bien ! qu'avez-vous ? Puisque vous n'êtes pas blessé, vous n'avez pas besoin de vous cramponner à moi.

— Je vous demande pardon, balbutia-t-il, troublé, mais . . . je . . . vous n'avez vraiment rien ?

Elle ramassa son bâton et, glacée, fit un pas en disant :

— Rentrons.

C'est à ce moment que se produisit « l'événement ». Cet « événement » qui semble de peu d'importance au premier abord et qui peut changer tout une destinée.

Il prit la forme d'une grosse pierre. Arrêtée dans sa course par le tronc d'un jeune sapin, elle avait pesé lentement de tout son poids sur le frêle arbrisseau qui céda tout d'un coup, les racines en l'air. Le bloc bondit sur la pente et culbuta sur le sentier. La vitesse l'aurait emporté plus loin s'il n'avait rencontré un obstacle : la jambe gauche de Willy.

Il fit un « Ah ! » de douleur, s'écroula, voulut se relever et retomba.

Béril était déjà agenouillée près de lui :

— Blessé ? Où cela ?

— Au pied, haleta-t-il.

— Pouvez-vous le remuer ?

Il fit un effort :

— Un peu.

— C'est une entorse.

Le jeune homme respirait bruyamment :

— Je ne pourrai jamais redescendre au manoir. Voulez-vous demander du secours à la chaumière, en bas ?

— Et je vous laisserai là, au milieu du sentier ? . . . Je vais essayer d'appeler.

— Ohé ! cria-t-elle, les mains en porte-voix. Ohé ! . . .

— Ohé ! répondit en contre-bas une voix fraîche et gaie.

— C'est Rosie . . . Je l'aperçois sur le chemin . . . Ohé ! Norbert ?

— Ohé ! répondit le maître du manoir.

— M'entendez-vous ?

— Oui.

— Remontez ! Willy est blessé !

Il y eut des exclamations et Norbert cria :

— Nous arrivons !

Essoufflés, ils débouchèrent bientôt sur le sentier.

— Qu'y a-t-il ?

— Une pierre . . . cheville foulée, expliqua laconiquement Béril. Nous allons le transporter.

— Croyez-vous que nous pourrons, sans aide ?

— Nous pourrons, affirma-t-elle. Allez me chercher deux fagots et des « barres » de bois dans le tas aussitôt après le tournant. C'est du bois vert, il ne cassera pas.

Norbert s'élança et Rosie courut l'aider.

Quand la civière improvisée fut installée près de Willy, Béril la consolida avec la ceinture de sa robe, celle du pull-over de Rosie et les cravates des deux hommes.

— Je vous donne un mal terrible, disait le blessé qui ne souffrait pas trop, immobile, et qui suivait des yeux les préparatifs que Béril dirigeait avec sang-froid.

— Maintenant, il va falloir le poser là-dessus, dit-elle. Nous allons vous faire du mal, mais il le faut.

— Allez-y !

Malgré toutes leurs précautions, de grosses gouttes de sueur perlèrent sur le front du blessé dès qu'ils le remuèrent.

On le laissa respirer un moment et Béril décida :

— Prenez la tête, Norbert, moi je prends les pieds et je marche devant.

Surveillez les nœuds dans le cas où ils fléchiraient.

« Vous y êtes ? Soulevons ensemble, doucement. Un, deux, trois . . .

Sur la civière qui se balançait, Willy serrait les dents pour ne pas gémir.

VII

. . . Et l'amour marche avec des béquilles.

Un docteur appelé en toute hâte avait diagnostiqué une entorse simple.

Willy en serait quitte pour quinze jours de lit et de chaise longue.

Naturellement, la fête projetée par Norbert et Rosie n'avait pas eu lieu et ils avaient continué à se taire. De son côté, Béril ne pouvait plus parler de départ.

Tout en rabrouant le blessé sous prétexte qu'il était un malade impossible, elle l'avait soigné admirablement.

Elle ne quittait guère la chambre de Willy. Aussi les deux jeunes filles ne se voyaient-elles que rarement. On servait même les repas de Béril chez le blessé puisque, disait l'infirmière improvisée, il fallait bien que quelqu'un s'occupât de ce maladroit.

De grincheux qu'il était au début, Willy acceptait les rebuffades de Béril avec une joie concentrée. Il se plongeait, par contenance, dans des journaux de sport, mais souvent ses regards déviaient vers la nuque brune penchée sur un dessin qui n'avançait guère.

Une fois, le jeune homme s'était assoupi, Béril s'approcha de sa chaise longue et, immobile, un pli au milieu du front, elle l'avait contemplé longuement.

Maintenant la guérison était proche, Willy marchait avec une canne. Il allait pouvoir descendre et reprendre sa vie normale.

Un soir, comme la nuit tombait, elle rencontra Rosie dans l'escalier.

Brusquement, elle prit une résolution :

— J'ai à te parler, dit-elle, descendons dans la bibliothèque.

Elles se retirèrent dans la grande pièce tapissée de rayons de livres artistement reliés.

Un confortable bureau invitait à écrire. Mais les jeunes filles pensaient à autre chose.

Entre les deux portes-fenêtres ouvrant sur le jardin un vaste divan tendait vers elles ses coussins.

Elles restèrent debout.

— Willy est guéri, dit Béril, nous partirons pour Paris dès que possible. Où en es-tu avec lui ?

Rosie, prise de court, craignant de contrarier Norbert qui se faisait une joie d'annoncer leurs fiançailles, ne répondit pas directement. Elle l'aurait fait si elle avait pu se douter des sentiments qui faisaient agir son amie.

Elle jeta avec désinvolture :

— Je l'ai vu à peine puisque ce stupide garçon est blessé et que je fais une mauvaise infirmière !

— L'incident est clos, trancha Béril, il va reprendre sa vie normale. Comment dois-je me comporter avec lui ?

— Je ne sais pas, avoua Rosie qui aurait préféré être ailleurs.

— Charmant ! Et tu veux que je sache !

Béril sentait une révolte monter en elle. Malgré les confidences de Rosie, elle avait espéré que Willy avait raison au sujet de son frère et qu'en provoquant la jeune fille elle obtiendrait la vérité.

— Je voudrais savoir, reprit-elle, où tu veux en venir ? Cette situation ne peut . . .

— Écoute, chérie, coupa Mlle Ségal, je te promets de prendre une décision . . . Attention ! les voilà qui descendent !

— Est-ce que je maintiens mon attitude devant Willy ?

— Oui . . . oui . . .

La jeune fille s'élançait vers la porte :

— Bien, murmura Mlle Dangennes, résignée.

Rosie avait ouvert le battant et les deux hommes parurent l'un appuyé sur l'autre et Willy une canne à la main.

— On réapprend à se tenir sur ses jambes, jeune athlète ! sourit Mlle Ségal.

— Le jeune athlète a plutôt l'air d'un canard boiteux, s'excusa Willy en s'asseyant lourdement dans un fauteuil, la jambe étendue, le talon reposant seul sur le parquet.

Béril s'approcha résolument :

— Le docteur affirme que dans quatre ou cinq jours vous marcherez sans canne. Nous pourrons donc repartir pour Paris à la fin de la semaine prochaine.

— Pourquoi tant de hâte ? s'empressa le maître du manoir. N'êtes-vous pas bien, ici ?

— Très bien, sourit Béril avec effort, mais ce n'est pas une raison pour en abuser. Je dois rentrer chez moi et ramener Rosie à ses parents. Songez, atténuat-elle, que nous sommes ici depuis cinq semaines !

— C'est ma faute, plaisanta Willy. On ne saurait le reprocher à ma charmante infirmière.

— Vous n'avez plus besoin d'elle, jeta vivement Béril. Nous partirons dans huit jours. Je monte écrire un mot à mon maître d'hôtel.

Et elle sortit de la bibliothèque.

Norbert se tourna vers Rosie :

— Votre amie a sûrement quelque chose, s'inquiéta-t-il, savez-vous quoi ?

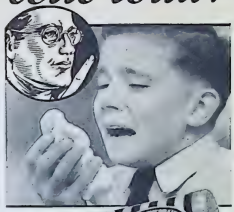
— Nous venons d'avoir une courte conversation, mais je ne vois pas ce qui pourrait l'avoir froissée . . .

Willy intervint au fond de son fauteuil :

— Une conversation ?

— Vous êtes bien curieux ! s'amusa la jeune fille en s'asseyant sur l'appui-bras. Toutefois (et elle leva son visage souriant vers Norbert), je crois qu'il vaudrait mieux annoncer . . .

CONTRÔLEZ *cette toux!*



Tout ce que vous avez à payer est **5¢**

Mettez-vous dans la bouche une Pastille Noire Beech-Nut Contre la Toux. Cela soulagera immédiatement cet ennuyeux chatouillement de gorge qui vous porte à tousser. C'est "le contrôle commode de la toux" qui donne un

Soulagement INSTANTANÉ!

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées Le Film, 50 cents pour 6 mois ou $1.00 pour 1 an.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

Poirier, Bessette & Cie Limitée
975 de Bullion, Montréal, Can.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE
et EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être, grâce au TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT

Myrriam Dubreuil

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement
les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle

JOURS DE BUREAU :

les Jeudi et Samedi,
de 2 h. à 5 h. p. m.

MME MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2263 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

— ... la grande nouvelle, compléta le châtelain.

— Inutile, mes enfants, ne vous fatiguez pas, s'amusa l'invalide en prenant un faux air de patriarche. Je vous bénis ... soyez heureux ... et embrassez-moi ! termina-t-il, riant tout à fait.

Rosie lui sauta au cou :

— Comment aviez-vous deviné ?

— Supposez que j'aie le don d'ubiquité ... Mais je vais vous demander une faveur ...

— Laquelle ? sourit Norbert qui s'était rapproché de sa petite fiancée.

— N'en parlez pas à Béril avant que je l'aie vue ...

Et comme il se levait avec peine, son frère lui offrit le bras.

— Non, refusa-t-il, je pourrai monter seul ... Allez vous promener dans le jardin ... dans l'allée du milieu ... on vous appellera.

Et il quitta lui aussi la bibliothèque.

Norbert murmura quelque chose à l'oreille de Rosie, ce qui la fit s'exclamer :

— Pas possible ! Oh ! ce serait magnifique !

Dans sa chambre, Béril, après avoir écrit quelques lignes pour annoncer son retour à ses domestiques, feuilletait distraitement un livre.

Elle écouta croître dans l'escalier le petit bruit sec de la canne de Willy qui frappait les marches. Le bruit se rapprocha. Mais au lieu de passer, il s'arrêta devant sa porte.

Un doigt frappa deux coups.

— Entrez ! invita-t-elle. Qu'y a-t-il ?

— Excusez-moi de vous déranger.

— Vous avez besoin de moi ?

— Non. J'ai donné assez de mal à mon infirmière ... maintenant, je marche tout seul ...

Il se rapprochait insensiblement de la fenêtre. Un coup d'œil dans le jardin lui apprit qu'un couple charmant évoluait bien en vue. Il reprit :

— Je voulais vous montrer quelque chose ...

— Ah !

— Oui. Venez ...

La jeune fille posa son livre et, intriguée, s'avança. Elle tressaillit de joie en apercevant Norbert un bras autour de la taille de Rosie, penché sur elle amoureusement.

— Que vous disais-je ? fit le jeune homme.

— C'est à n'y rien comprendre ... murmura-t-elle.

— Je comprends très bien qu'il y aura un mariage ce prochain automne.

Béril ne répondit point. Elle retourna s'asseoir.

Soudain grave, le jeune homme fit un pas vers elle :

— Béril, il faut que je vous parle ... Dites-moi que ce mariage ne vous déplaît pas ? Votre attitude est tellement bizarre ...

— Pourquoi voulez-vous qu'il me déplaise ? ... D'ailleurs, cela ne me regarde pas.

— J'ai cru au début que vous étiez amoureuse de Norbert.

Elle eut un rire moqueur :

— Vous pensez qu'une femme doit être forcément amoureuse de quelqu'un ?

— Ça arrive assez souvent, se dérida-t-il. Vous étiez toujours près de lui.

— Sans aucun doute parce qu'il avait une conversation intéressante.

Elle ajouta d'un air excédé :

— Allez-vous me laisser lire ?

— Oui ... oui ...

Il se dirigea vers la porte.

Elle l'entendit s'arrêter puis revenir ; quand il fut tout près d'elle à nouveau, les caractères du livre se brouillèrent et son cœur s'arrêta.

Il demanda simplement :

— Béril, voulez-vous être ma femme ?

La jeune fille se dit avec une allégresse sans borne :

« Il m'aime ! Il m'aime ! Soyons ferme, sinon tout est perdu ! »

Elle se dressa, posa, d'un geste sec, son livre sur la petite table qui lui servait de bureau et, se tournant vers Willy sans qu'un muscle de son visage bougeât, elle répondit :

— Non.

Il tressaillit autant de surprise que de peine et murmura :

— Béril, pourquoi ?

— Me croyez-vous assez folle pour épouser un gamin ?

— Gamin ! Gamin ! ... s'indigna-t-il. Vous m'envoyez toujours cela comme une gifle !

— Comment voulez-vous qu'une femme — car j'ai vingt-cinq ans, mon cher — unisse sa vie à un garçon uniquement occupé à dépenser le plus agréablement possible la fortune accumulée par ses parents ? Si je me marie un jour, ce sera avec un homme et non pas avec un écervelé.

A mesure qu'elle parlait, le jeune homme avait rougi, puis pâli. Appuyé d'une main sur sa canne et de l'autre sur le bras du fauteuil, la surprise, l'indignation et la douleur se succédaient dans son regard. Ce fut la dernière qui triompha.

— Avec une fortune, avança-t-il, je puis entreprendre une affaire ...

— Avec votre fortune (elle appuya sur le mot avec), une affaire que vous dirigerez d'un bureau où vous ferez chaque jour une apparition d'une heure ? ... Lâchez ma main !

— Non, laissez-moi parler encore : Est-ce que je vous déplais ?

Elle fit un effort :

— Un incapable m'est toujours antipathique ! Relevez-vous ! Le genre sentimental ne vous convient pas. Cessez d'être ridicule !

Il ne bougea pas.

Une pensée la traversa :

« Si je cède, qu'adviendra-t-il de notre pauvre bonheur ? »

— Et nos continuelles disputes, y avez-vous songé ? Quel couple nous ferions ? Allons, Willy, finissons-en. Debout. Allez prendre l'air au bord du lac, cela vous fera un bien « formidable ».

Il se mit sur ses pieds avec difficulté :

— Votre décision est irrévocable ? demanda-t-il très pâle.

Avec tout le calme dont elle était capable, Béril répondit :

— Irrévocable.

Traînant la jambe, il sortit sans ajouter un mot.

Mlle Dangennes resta un moment immobile et les yeux fermés :

— Je m'en souviendrai du voyage en Ecosse, murmura-t-elle. L'épouser ? Il faut des bases solides pour construire . . . Mais que tout cela est pénible . . .

« Et cette satanée Rosie ? Quelle cachotière !

Elle ouvrit la fenêtre toute grande :

— Rosie ! Rosie . . . ie . . . ie !

Une petite voix partit du bosquet de glycine :

— Je suis là, chérie.

— Monte.

— Tout de suite ! . . . Lâchez-moi, Norbert, voyons ! Je reviens !

Rosie écarta les branches qui retombaient jusqu'à terre, traversa le jardin en quelques bonds, grimpa l'escalier et fit joyeusement irruption dans la chambre de Béril :

— Que se passe-t-il ?

— Devine ?

— Ma langue au chat !

— Willy vient de me demander en mariage.

— Vraiment ? Quel bonheur ! Pour une surprise, c'en est une !

Elle se pendit au cou de son amie qui reprit :

— Je l'ai envoyé promener . . . une fois de plus ! Qu'aurais-je fait de cet étourneau ?

— Tu as refusé ? s'attrista Rosie. Je nous voyais si bien belles-sœurs !

— Je sais, tu m'avais déjà dit ça à Londres !

— Et ton amour irrémédiable et définitif pour Willy, qu'est-ce que tu en as fait ?

— Mais c'est de l'histoire ancienne ! De l'époque lointaine où je m'arrivais aux genoux ! Des idées de petite fille, quoi ! J'ai bien changé ! conclut-elle comiquement.

Béril eut un sourire de tendresse amusée :

— Je devais te ramener fiancée, à Paris . . .

— Rassure-toi, c'est fait. Nous voulions t'en faire la surprise ! Nous sommes si heureux !

Elle se haussa vers son oreille pour demander :

— Puis-je aller le rejoindre ?

— Va.

Par la fenêtre, Béril vit sa silhouette blanche traverser les allées pleines de nuit :

— Ils seront heureux, murmura-t-elle. Ils ont, tous deux, l'âme assez belle pour cela.

« Moi, il me faudra conquérir mon bonheur de haute lutte, mon coéquipier ayant fait un faux départ . . . Voilà que je parle comme lui, maintenant !

Elle referma la fenêtre.

— Personne ne doit être mis au courant, pas même Rosie. Décidément, je suis toujours appelée à jouer un rôle . . . Un rôle ? La vie, n'est-ce pas toujours cela ?

VIII

Demain, il fera jour ! . . .

Le navire avait pris le départ malgré le gros temps, et ses machines, à toute vitesse, l'emportaient vers la haute mer.

Norbert soignait Rosie navrée d'être malade, mais ravie de se sentir dorlotée par son fiancé.

Béril, seule dans l'étroit rectangle qui lui était dévolu, avait pris le parti de s'asseoir sur le fauteuil vissé au parquet.

Sur le pont, Willy et deux autres intrépides, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, le pardessus boutonné, le col relevé, affrontaient les éléments.

Les deux intrépides qui crânaient un moment auparavant s'empressèrent de regagner leurs cabines sans se faire remarquer. Willy resta seul et resta immobile, face à la nuit grise.

Quand le steamer abordait les lames de front, c'était à chaque fois un choc inimaginable suivi d'un grand mouvement sans fin.

Il y avait deux heures que cela durait.

Toujours cramponné à la même place, Willy, le visage ruisselant d'eau, les dents serrées, regardait en lui-même avec autant de difficulté qu'autour de lui.

Sa fureur, après le refus de Béril, l'avait plongé dans de cruelles perplexités.

La jeune fille avait tort : il n'était pas un incapable ! Ah ! mais non !

Il avait entendu dire, par ses parents, qu'il était intelligent ; par ses amis, qu'il était très fort ; par ses amies, qu'il était extraordinaire !

Alors, pourquoi la seule personne dont il guettait un compliment le trouvait-elle au-dessous de tout ?

Et elle refusait de l'épouser ! Avec quel dédain !

Voyons, qu'avait-il fait ? Rien.

Evidemment, sa fortune était une excuse . . . et sa jeunesse aussi ! On n'est jeune qu'une fois !

Maintenant, il avait vingt-deux ans . . .

Vingt-deux ans ! c'est l'âge où Pierre Deschamps, son meilleur camarade, devenait chef de famille . . . sa mère, deux sœurs et une usine sur les bras . . . Il s'en est très bien tiré, d'ailleurs . . . Donc, à vingt-deux ans, on peut faire quelque chose de sérieux !

HOLLYWOOD APPROUVE

POTTER & MOORE'S Crémpact

POUDRE ET CREME EN UN

VIRGINIA BRUCE

Etoile de la Metro-Goldwyn-Mayer, dit :

"Le Crémpact de Potter & Moore vous émerveillera. Il durr plus longtemps que toute autre poudre que vous avez pu essayer jusqu'ici et donne un tel aspect velouté sans aucune trace d'artificiel."

POUDRE *et* CREME *en* UN—

Pas moins de trente grandes étoiles de cinéma reconnaissent ce maquillage qui épargne du temps et de l'argent —poudre et crème en un. S'applique comme une crème faciale — avec le bout des doigts — et donne un fini parfait de poudre. Toute l'aide de beauté dont une femme ait besoin.

Le Crémpact est muni d'un miroir à l'extérieur — 50c.

Employez le Rouge P & M (Blush Cream)

PARFUMÉ À LA LAVANDE ORIGINALE

Potter & Moore's MITCHAM LAVENDER

Agents : N. S. Wright & Co., Ltd., Toronto

Le médecin dit: REINOL

Soulage vite **mal de dos, cystite, catarrhe** de la vessie.

50¢

3 *En vente partout.*

LA NOURRITURE DU BEBE

Il faut plus qu'une sorte de légume pour le bébé. C'est l'avis d'un célèbre pédiâtre et l'expérience le confirme.

Il est évident, en effet, qu'un seul légume ne peut contenir tous les éléments indispensables à la croissance du bébé. Dès lors se pose pour la maman un problème vraiment difficile à résoudre. Le bébé est un homme en formation: des soins qu'il aura reçu dans son enfance dépendra sa santé future. Et peut-être aussi son bonheur car la santé n'est-elle pas le plus grand des biens ?

Toutes les mères se réjouiront donc d'apprendre qu'elles peuvent se procurer un aliment complet pour Bébé. C'est une boîte contenant les trois légumes principaux, et homogénéisés, c'est-à-dire se digérant encore mieux que les légumes pressurés à la maison.

Un grand nombre de médecins ont approuvé cette création qui rendra de si grands services aux mamans et surtout aux bébés. Tous les légumes de chacun des mélanges sont choisis avec les plus grands soins.

Un des mélanges contient des épinards, des carrottes et des pois; un autre se compose de haricots, de citrouille et de tomates ; enfin un troisième est fait d'asperges, de bettes et de pois. Ils sont vendus prêts à servir, après avoir été réchauffés.

JOUEZ
LA
GUITARE
HAWAIENNE
APPRENEZ A JOUER
la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.
LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE
251 V RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.
GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES

Deux larmes se mêlèrent sur son visage à l'eau de mer, âcre et salée.

Il gronda :

— C'est bien. Je serai un homme, que diable !

Mais un désespoir l'envahit : Puisque Béril ne l'aimait pas, pourquoi risquer l'aventure ? Mieux valait continuer la vie facile, les matches, les soupers, les randonnées en auto avec les petits amis . . . qui vieilliraient d'ailleurs, et les amies. . . qui se marieraient sans doute, bientôt . . .

Tout cela aussi, sans Béril . . .

— Je ferai quelque chose de très grand !

Et il ajouta, car la naïveté de sa jeunesse reprenait toujours le dessus :

— Elle regrettera de ne pas m'avoir épousé.

Un paquet d'eau lui fit lâcher la corde. Il se cramponna davantage à la barre de fer, se glissa sous l'escalier et, rasant le mur métallique, atteignit la porte du couloir.

Il se planta devant le hublot.

Il ferma les yeux et, le front appuyé sur la vitre froide, se mit à pleurer comme un enfant.

Dans la cabine voisine, Béril s'était levée.

Le roulis l'empêchait de se tenir debout. Après quelques essais infructueux, elle s'accrocha des deux mains au rebord du hublot et regarda.

La mer déferlait sur le flanc du navire dans une rage monstrueuse.

Un nouvel éclair illumina la grisaille.

La jeune fille murmura :

— Pourrai-je tenir jusqu'au bout ?

Elle appuya son front sur la vitre froide et se mit à pleurer, douloureusement, sentant à chaque larme un peu de son courage qui fuyait.

Willy se jeta tout habillé sur sa couchette.

Béril se dirigea vers la sienne en murmurant :

— Essayons de dormir. Demain, il fera jour, j'espère . . .

IX

Les cloches sonnent,
C'est un peu de rêve qui fuit.

Dès son arrivée à Paris, Mlle Dangennes prit une résolution : elle repartirait.

Pendant le voyage, Willy avait claironné deux ou trois fois qu'il allait réaliser de vastes projets . . . que des affaires importantes l'attendaient à Paris . . . sans rien préciser, et pour cause ! Mais avec l'intention de se donner de la valeur devant Béril.

Celle-ci sentait bien que la comédie de son indifférence ne résisterait pas longtemps devant les fréquentes visites du jeune homme, inévitables, puisque Norbert, fiancé à sa meilleure amie et sa plus proche voisine, viendrait presque quotidiennement avec son frère.

Elle partirait.

Un prétexte plausible surgissait : un ami de son père habitant Beyrouth l'avertissait des agissements du régisseur qu'elle avait laissé dans son domaine des environs. Tout allait à vau-l'eau, les bons serviteurs étaient chassés, la propriété périclitait, il était grand temps que la jeune fille y mette ordre.

Mlle Dangennes prévint ses amis et montra une grande impatience de revoir cette magnifique contrée où elle avait vécu des années de bonheur et de calme près d'un père qu'elle chérissait.

— Tu m'annonceras suffisamment tôt la date de ton mariage, recommanda-t-elle à Rosie, afin que j'arrive à temps pour me faire belle . . .

Elle embrassa son amie, serra des mains et se sépara de Willy avec un grand déchirement intérieur. Mais elle affecta une indifférence totale vis-à-vis du jeune homme.

Par une torride après-midi de juin, elle sauta dans le rapide Paris-Méditerranée et ce départ ressemblait beaucoup à une fuite.

Quand Notre-Dame de la Garde se dressa dans le ciel marseillais, Mlle Dangennes avait retrouvé son calme, son sang-froid et son inébranlable volonté.

L'aérodrome qui ressemble plutôt à un terrain vague qu'à un champ d'aviation, l'accueillit au petit jour après une nuit de repos à l'hôtel.

Un « Clipper », fort de ses 1,100 chevaux, attendait les voyageurs. Ils étaient une dizaine.

Toutes et tous s'installèrent gaiement sur leurs sièges rembourrés, près des vitres carrées qui vibrèrent dès que les moteurs se mirent à tourner.

Le poste du pilote était juste devant Béril qui occupait la première place de la rangée.

Au-dessous, le pilote, le manche à balai au poing, tournait le dos aux passagers.

Béril l'admira, non de faire son métier sur une ligne particulièrement pénible, mais de se pencher à droite et à gauche pour contempler un paysage monotonement familier.

L'avion volait à deux mille mètres. Un vent violent s'était levé.

Quand Mlle Dangennes vit l'avion piquer vers une terre étalée dans le bleu plus intense de la Méditerranée, elle pensa :

— Voici Chypre. Nous approchons.

Enfin des cubes et des tours de pierres aux bords crénelés, des minarets élancés, des jardins. encore des maisons toutes blanches, des terrains incultes au milieu desquels s'alignaient les hangars trapus de l'aérodrome.

Un choc. un autre, on atterrit.

Un vieux monsieur à cheveux aussi blancs que son casque et que son complet s'avança vers Béril, les bras ouverts :

— J'ai reçu votre télégramme, hier. Nous sommes, ma femme et moi, si heureux de vous revoir . . .

— Cher grand ami ! murmura la jeune fille, émue.

Il l'éloigna un peu à bout de bras :

— Encore plus belle ! s'extasia-t-il. J'ai toujours juré que seul votre mariage me ferait revenir à Paris. Allez-vous me laisser longtemps en exil ?

Béril eut un visage si douloureux que la bonhomie de son interlocuteur disparut.

— Je suis un fichu maladroit, se gourmanda-t-il, je vous ai fait de la peine . . .

Elle passa son bras sous le sien et l'entraîna :

— Je suis nerveuse et fatiguée du voyage, partons vite.

Dès qu'ils furent installés dans l'auto, le vieillard s'empressa de changer la conversation :

— Vous vous installez chez moi, affirma-t-il. Je vous mettrai au courant de ce que j'ai cru devoir relever contre cette fripouillle de régisseur. Mieux vaut que vous n'apparaissiez que demain matin seulement, vous prendrez alors une décision.

Le lendemain, avant la grosse chaleur, l'auto les emportait hors de la ville.

Béril, silencieuse, ne reprit conscience du but de son voyage que devant une colline dénudée, piquée d'herbe sèche et de troncs d'arbres sciés à un mètre du sol.

— C'est un assassinat ! s'indigna-t-elle.

Le bois avait été planté par les soins de son père afin d'arrêter les sables que le vent poussait à l'intérieur des terres.

Il ne restait rien dans ce paysage de dévastation que le souvenir de la fraîcheur évanouie pour celle qui s'était promenée là.

— Ma décision sera vite prise, jeta-t-elle.

Un virage. A droite, une pièce d'eau gardée par deux lions de pierre ; à gauche, une fontaine au milieu de laquelle trois sirènes tendaient aux voyageurs des mains d'où s'égouttait inépuisablement une eau transparente et bleutée.

Un paon fit majestueusement deux ou trois petits pas pour éviter la voiture qui déboucha dans une seconde allée, plus large, bordée d'ifs et de palmiers. A l'autre extrémité, une villa magnifique s'irradiait dans le soleil.

Sur les marches de la pergola, un homme rond et obséquieux s'avançait.

— Assoum, lança Mlle Dangennes, qui commande ici ? Est-ce vous ou moi ?

« Apportez-moi les comptes dans le cabinet, commanda la jeune fille. »

Mais dès qu'ils furent réunis autour du bureau, il voulut finasser, ce qui lui valut une menace d'arrestation de la part de Béril.

Il verdit de peur et avoua tout ce qu'on voulut : les coupes de bois, le renvoi de bons serviteurs, le mauvais entretien du domaine et le détournement des fonds de roulement.

L'arrivée de Mlle Dangennes s'était répandue comme une traînée de poudre. Les indigènes, se doutant de ce qui l'amenait, formaient groupe devant la grande porte pour assistait au départ du peu reluisant régisseur qu'ils exécraient.

La sortie d'Assoum leur réserva une joie vengeresse.

Parmi eux, les serviteurs congédiés par lui formaient un clan bariolé qui se mit à gronder dès qu'Assoum apparut sur le seuil, piteux et craintif. Ils l'entourèrent et lui firent dégringoler les marches plus vite qu'il ne l'aurait désiré, au grand plaisir de l'assistance.

Béril, elle-même, attirée par le bruit, sourit de ce châtiment imprévu et annonça qu'elle rappelait à son service ses anciens serviteurs.

La paix reprit possession de la villa. Seuls les troncs d'arbre décapités témoignèrent du passage d'Assoum.

La première semaine fut remplie par les visites que Béril fit à ses anciennes relations. Puis la vie s'écoula, plus monotone qu'à Paris, plus lente, plus portée à la rêverie aussi.

Et Béril se mit à compter avec angoisse les jours qui la séparaient du retour.

A Paris, Willy, pour cacher son dépit, avait repris ses matches de boxe. Mais le cœur n'y était plus. Il revint au tennis où tout lui rappelait les parties soutenues contre Elle.

— Il est rêveur, le champion ! plaisantaient les petits amis.

— Fichez-moi la paix ! grondait-il. Vous voyez bien que je réfléchis à des choses sérieuses.

— Pas possible ! Peut-on savoir à quoi ?

Et comme son assurance en lui-même reprenait toujours le dessus, Willy lança de haut :

— Je ne fais du tennis que pour me distraire . . . J'entreprends une grosse, une très grosse affaire . . .

— Beaucoup d'argent en perspective, alors ?

— Naturellement !

Depuis ce jour, Willy cessa presque de revoir ses amis et commença un circuit autour de ses relations.

— Je m'ennuie, disait-il d'un air détaché, conseillez-moi donc une occupation.

Cela voulait dire : « Dans votre industrie, dans votre banque, dans votre art, avez-vous besoin d'un collaborateur ? »

Plusieurs l'accueillirent en souriant et firent semblant de ne pas comprendre. D'autres firent tout à fait et l'un d'eux lui jeta :

— Pas d'emploi pour un garçon qui soigne sa neurasthénie.

Un soir, à table dans la salle manger de la villa «Cocktails », alors que les platanes de la rue Molitor montraient

Coupon d'abonnement
LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Ne Souffrez Plus!

Le
Traitement Médical
F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTRÉAL, P.Q.

NOUVEAU CHAMPIONNAT POUR "OVALTINE"

En Angleterre, et même à l'étranger, les troupeaux de la compagnie Ovaltine se sont acquis une réputation insurpassable. A la dernière exposition de Tunbridge Wells, le troupeau de vaches Jersey a surpassé son record de l'an dernier en obtenant plus de 120 récompenses. Citons seulement le grand championnat et trois premiers prix !

Les triomphes successifs du troupeau d'Ovaltine sont dûs aux conditions hygiéniques et aux soins constants en vigueur dans la ferme laitière d'Abbot's Langley.

C'est le lait—des milliers de gallons—provenant de ces vaches de première qualité qui est employé dans la fabrication de ce merveilleux breuvage tonique qui s'appelle "Ovaltine". Seul le lait de la journée est employé ; on est donc sûr que le produit sera toujours frais !-

leurs têtes à la fenêtre ouverte, il lança vers son frère, avec exaspération :

— Enfin, crois-tu que je sois un bon à rien ?

— Quelle question ! répondit Norbert en l'examinant à la dérobée.

— Alors, pourquoi ne veut-on pas de moi ?

M. Colman aîné, qui avait compris bien des choses, regarda fixement son cadet tout en buvant lentement un vin couleur de topaze. Il reposa son verre parmi les cristaux étincelants de la table :

— Ah çà ! c'est donc sérieux cette envie de te rendre utile ?

— Toi aussi, tu trouves cela extraordinaire ! s'indigna le jeune homme.

— Non, mais tu t'y prends mal.

— Ah !

— Un collaborateur ? Cela ne te convient guère . . . Et puis as-tu songé que tu ne ferais que continuer une chose toute faite ?

Willy baissa le nez sur son assiette.

— Si tu veux réellement faire une œuvre utile, ajouta Norbert en posant sa serviette, tu ne trouveras rien en interrogeant ton raisonnement et . . . ton compte en banque . . .

Il s'approcha de son jeune frère, debout :

— C'est là, termina-t-il, qu'il faut frapper.

Et il posa son index sur la veste du jeune homme, du côté gauche.

— Je vais voir Rosie, viens-tu avec moi ?

— Excuse-moi . . .

— A ce soir, alors . . .

Resté seul, Willy gagna sa chambre, ouvrit machinalement son porte-cigarettes et s'assit. Il rêva longtemps.

Pour la quinzième fois, il refermait son étui, allumait son briquet, mais le gardait dans la main sans l'éteindre.

— J'ai trouvé . . . je crois . . .

Il se mit à fouiller fébrilement dans un vaste secrétaire et sourit devant une lettre jaunie qu'il parcourut avec attention.

•

Octobre peignait en roux les feuilles des marronniers. Elles jonchaient le boulevard d'Auteuil, se soulevaient sous le vent encore tiède et formaient des petits tas dans les tournants et aux pieds des arbres, comme si un invisible cantonnier les poussait de son vaste balai.

Les passants humaient les parfums âcres de la terre mouillée et des feuilles mortes. Un peu de mélancolie flottait.

Des vieux et des vieilles assis sur des bancs de bois chauffaient leurs membres au dernier soleil.

Des autos passaient vite en ronronnant.

Elles s'arrêtaient presque toutes devant une grande bâtisse moderne précédée d'un jardin rectiligne. Leur file dépassa bientôt la villa persane.

— Oh ! oh ! dit une des petites vieilles à sa compagne, il y a une fête ici.

Un grand mariage se préparait.

Norbert Colman, en habit, descendit de son auto suivi de Willy.

— C' qu'il est chic le marié ! admira une des vieilles.

Un vieux à barbiche impériale toute blanche, grommela :

— Comment que vous voyez que c'est le marié ?

— J'viens t'y pas tous les soirs ici, prendre l'air ? Lui aussi, y venait tous les soirs, mais pas pour prendre l'air, dit-elle. J'connais bien la mariée aussi . . .

— Regarde les belles fleurs ! s'extasia sa compagne devant une corbeille de lis blancs qu'un employé portait triomphalement en jetant à droite et à gauche de petits coups d'œil pour juger de l'effet qu'il produisait.

— Et c'te belle toilette ! On dirait qu'elle est toute en or !

— Oh ! se réjouit l'autre en l'entraînant, on va assister à un beau défilé. J'pourrai encore grimper sur un banc pour voir ça !

— Moi, je crois que j'ne pourrai pas, regretta la première.

— On vous aidera, offrit le petit vieux tout guilleret.

Ils se hâtèrent pour ne pas manquer une bouchée de ce spectacle inespéré.

Un « ah ! » d'admiration apprit aux trois vieux intrépides que la mariée apparaissait.

Elle avançait maintenant dans le jardin, rose blonde dans une merveilleuse toilette en « peau d'ange » argent garnie de fleurs d'oranger. Un diadème de perles et de boutons d'oranger encerclait ses boucles et un grand voile au point de Bruxelles créait autour d'elle une auréole de rêve.

Rosie donnait, souriant avec grâce, le bras à son père, un grand monsieur, grisonnant, grave et décoré.

Derrière eux, Norbert se penchait vers une maman très émue et belle encore dans sa toilette de dentelle noire.

Un autre « ah ! » s'éleva.

— Qu'est-ce que c'est-y ? réclama une des vieilles qui avait la plus mauvaise place derrière un tronc d'arbre.

— La demoiselle et le garçon d'honneur, annonça le vieux.

Béril, un peu pâle, posait sa main sur le bras de Willy imperturbable.

Elle était habillée de la même teinte que les feuilles qui jonchaient le sol. Mordorée aussi sa vaste capeline, mordorés ses chaussures, ses gants, son sac. On eût dit la prestigieuse feuille d'un arbre fabuleux qui aurait appris à marcher.

Et elle marchait comme une déesse.

Suivaient six petites filles en georgette feuille morte plus clair avec six petits garçons en velours feuille morte foncé.

Et, enfin, le cortège innombrable des amis et des amies.

Quand la dernière se fut éloignée la foule se dispersa en commentant l'événement et les trois petits vieux descendirent avec peine de leur observatoire. Ils s'assirent, tenant leur canne à deux mains.

— C'était bien beau, murmura enfin une des vieilles.

— Ça rappelle son jeune temps, soupira le vieux.

Et comme le silence tombait :

— Je m'en vas rentrer, affirma l'autre, l'air fraîchit un peu . . .

Les autos déversaient leurs élégantes passagères devant les marches de Saint-Philippe-du-Roule.

Les cloches chantèrent, les orgues résonnèrent, les voix lancèrent vers la nef les hymnes d'allégresse. Un bonheur ému plana.

Quand Rosie ressortit de l'église, elle était Mme Norbert Colman.

Un lunch attendait les invités chez Langer.

Les mariés devaient partir une heure après pour une croisière en Méditerranée et un séjour dans la villa de Beyrouth que Mlle Dangennes mettait à leur disposition.

Avant la séparation, Rosie prit à part son amie :

— Chérie, dit-elle, c'est à vivre près de toi que j'ai appris à construire mon bonheur.

— Je n'y suis pour rien, sourit Béril.

— Ma seule tristesse est de te savoir seule . . .

— De la tristesse ? C'est fou un si beau jour ! Et puis, tu sais que je vis très bien en compagnie de moi-même . . .

— Viendras-tu à Beyrouth ?

— Peut-être . . .

On les entoura, elles s'étreignirent et leurs routes se partagèrent.

Rosie grimpa dans l'auto, près de son mari, au milieu des acclamations et des vœux.

Béril suivait des yeux la voiture qui disparaissait. Elle tressaillit parce que Willy, près d'elle, lui disait :

— Ils sont heureux !

— Oui, très . . . Il y a six mois, j'avais cru que ce serait vous l'époux de Rosie . . .

— Drôle d'idée !!

— Pas si drôle . . . Mais avec l'amour il ne faut jurer de rien.

Il hésita une seconde :

— Puis-je vous raccompagner ? J'ai mon auto . . .

— Oui, accepta-t-elle, très lasse.

Doucement, l'auto les déposa devant la villa persane.

Willy aida Béril à descendre mais ne voulut pas entrer, comme s'il redoutait un tête-à-tête, il la quitta dans le jardin.

— Serez-vous chez vous, demain soir ? demanda-t-il.

— Probablement.

— Je viendrai vous faire mes adieux.

— Vous partez ? jeta-t-elle vivement.

UN ALIMENT POUR LES

NERFS

et un breuvage délicieux

La nervosité est un symptôme d'épuisement. Confiez au grand air, au sommeil, à une alimentation bien soutenante et à Ovaltine le soin de raffermir votre santé.

Ovaltine est l'aliment — tonique — liquide pur que recommandent les médecins du monde entier. Elle nourrit les nerfs, l'organisme et le cerveau.

OVALTINE

Aliment – Tonique – Liquide

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS Prix : $1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.

Lisez **Le Samedi** *et faites-le lire à vos amis — abonnez-vous dès maintenant*

LE SAMEDI

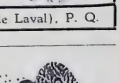
Ci-inclus la somme de $2.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $3.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au *Samedi*.

Adresse .....

Ville .....

Nom .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada



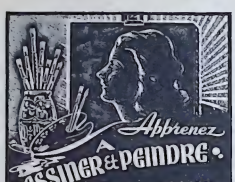
Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donnent à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans 416, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes



Apprenez à DESSINER & PEINDRE facilement et très vite demandez notre Diagramme

ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE

ECOLE DE DESSIN POUR TOUS
59-1 rue St.Joseph,
Québec

Offre spéciale pour tous

$2.00
AU LIEU DE
$3.00

Pour permettre à *tout le monde* de lire régulièrement tous les mois

La Revue Populaire

Coupon d'abonnement
D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie. limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à LA REVUE POPULAIRE. (Pour le Canada seulement.)

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

— J'attends, demain matin, une réponse définitive. Si c'est oui, l'entreprise sera en bonne voie et je partirai.

Elle fit simplement :

— Ah !

— Cela ne vous surprend pas que je puisse entreprendre quelque chose ?

— Je ne m'étonne plus de rien.

Il y eut un silence.

— Alors, à demain, Béril.

— A demain, Willy.

Ils se quittèrent sans se serrer la main, comme des ennemis.

X

Le Destin est de partir à deux sur l'éternel chemin.

Willy attendait, marchant dans sa chambre, nerveusement.

Une sonnerie grêle le fit se précipiter au téléphone.

— Venez ! fut le seul mot qu'il entendit.

Il arracha son pardessus et son chapeau des mains du domestique accouru et s'élança dans l'escalier.

Il atteignit dans un temps record — mais qu'il ne pensait guère à chronométrer — un vaste immeuble du boulevard Bonne-Nouvelle. L'émotion lui procurait une sorte de griserie quand il heurta une porte capitonnée, au troisième étage.

Sur une brève invitation à entrer, il ouvrit, referma et se trouva devant un monsieur à barbe grise qui lui jeta un coup d'œil investigateur en lui désignant un fauteuil.

— Asseyez-vous. Mon ami, le colonel Barrois, m'a parlé de vous comme d'un garçon décidé, courageux, entreprenant.

Willy fit un geste.

— Vous savez à quoi vous vous engagez ? reprit son interlocuteur.

— Parfaitement.

— Je vais vous le répéter : surveillance intelligente de nos districts forestiers, cela signifie . . .

— Deux ans d'Afrique équatoriale, forêt vierge et tout ce qu'elle contient, difficultés de main-d'œuvre, concurrence des autres sociétés, fourniture d'un chiffre exact de troncs d'ébène, de teck et d'acajou, enfin, responsabilité de tout ce qui ira mal. Je sais.

— Vous me plaisez, jeune homme, sourit le gros industriel. J'ai commencé par la forêt vierge, moi aussi. Et il y a vingt ans elle était encore moins drôle qu'aujourd'hui.

Il lui tendit la main :

— Je vous envie. Signons le contrat.

Willy ne s'aperçut pas qu'il était redescendu dans la rue.

Il exultait :

— Jamais ! s'avoua-t-il, je n'ai été aussi heureux !

Il se jeta à son volant.

— Adieu, Paris ! s'égaya-t-il tout le long du parcours. Adieu, chère vieille ville, je te reviendrai, mais tu ne me reconnaîtras plus !

Il appuya joyeusement sur le klaxon.

— Je vais voir des pays extraordinaires et quand je rentrerai . . . ah ! quand je rentrerai avec deux ans de plus . . . Allons voir Béril, conclut-il soudain changé.

Elle reconnut le roulement de l'auto et l'entendit s'arrêter devant la grille.

Pour se donner une contenance, elle se pencha sur un dessin à peine esquissé.

Introduit par un domestique, Willy entra et s'assit près d'elle.

— C'est fait. J'ai signé et je pars.

— Où cela ?

— En Afrique centrale.

Elle n'osa pas interroger. Ce fut lui qui reprit :

— J'ai retrouvé l'adresse d'un vieil ami de la famille qui a séjourné longtemps, là-bas, comme officier. Il m'a signalé une société d'exploitation de bois précieux. Justement, elle avait besoin d'un type n'ayant pas froid aux yeux. Nous avons échangé nos contrats ce matin.

Béril murmura avec peine :

— Quand partez-vous ?

— Après-demain. J'ai un chargement à surveiller à Marseille avant d'embarquer.

— Eh bien ! murmura-t-elle, je vous souhaite bonne chance, Willy.

— Merci.

Un silence tomba, lourd et triste.

Willy se leva.

« Tout est fini », pensa Béril, se levant à son tour.

Le jeune homme, la tête penchée, jeta très vite :

— Je voudrais . . . (Mais la phrase passa ses lèvres avec difficulté.) Je voudrais vous demander quelque chose . . .

— Je vous écoute.

Ils étaient l'un en face de l'autre, aussi troublés, aussi anxieux.

La jeune fille posa sur les yeux mouchetés de points d'or un regard qui signifiait clairement :

— Parlez vite, vite . . .

Alors, gravement, Willy demanda :

— Après deux ans passés en pleine brousse, croyez-vous, Béril, que je serai devenu un homme ?

Elle avait eu si peur d'une phrase malheureuse et irrémédiable que ses yeux se remplirent de larmes sous la poussée de l'émotion qui l'envahissait.

Son visage fermé jusqu'alors prit une telle expression de bonheur et d'amour que le jeune homme, ébloui, n'osant pas comprendre, chancela sous le choc.

Elle fit un pas vers lui et prononça isimplement :

— Willy, je pars avec vous !

Voilà pourquoi depuis un an, boulevard d'Auteuil, à Boulogne-sur-Seine, la villa persane est abandonnée.

LIDONE

Qu'est devenu Ramon Novarro ?

L'année dernière, à Londres, il a perdu la ronde somme de dix mille dollars dans une entreprise théâtrale, où il se mettait en vedette dans une comédie musicale avec Doris Kenyon comme protagoniste. Ramon, qui avait auparavant connu tant de succès à l'écran silencieux et sonore, ne rencontra pas l'approbation du public anglais. On lui conseilla de retourner à Hollywood et d'y rester. Quelques jours plus tard, les journaux nous apprenaient que Novarro était sans le sou. Lui dont la fortune était « colossale » il y a seulement quelques années. Est-ce possible, vraiment ?

Ramon Novarro a aussi investi beaucoup d'argent dans un film, qu'il fit à titre de producteur, intitulé : *Against the Current*. Oeuvre qu'il a dédicacée à Rex Ingram, « l'homme à qui il doit tout ce qu'il connaît et tout ce qu'il est ».

Novarro serait-il allé rejoindre Rex Ingram et sa femme, Alice Terry, qui vivent dans la solitude depuis plusieurs années dans le désert du Sahara ?

●

■ Dès que les cinq jumelles Dionne auront appris à parler, Twentieth Century-Fox projette de les réunir dans un film avec Shirley Temple. Temple apprend le français. Le film sera-t-il en notre langue ?

■ On commence ces jours-ci les premières scènes de *History is Made at Night* aux studios Walter Wanger. La vedette du film, Charles Boyer, vient d'arriver de France.

■ Henry Fonda, un des jeunes acteurs les plus prometteurs d'Hollywood, vient d'épouser Mme Frances Seymour Brokaw qu'il a connue au cours de son voyage en Europe, cet été.

■ Dans leurs contrats respectifs, Charles Boyer et sa femme Pat Paterson ont une clause qui leur permet de prendre leurs vacances aux mêmes dates. Cependant ils n'ont jamais apparu ensemble dans un film.

●

UN NUMERO SPECIAL POUR VOUS, CHERES LECTRICES

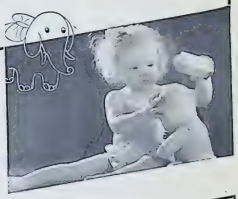
Nos lectrices remarqueront sans doute que nous avons particulièrement pensé à elles en établissant ce numéro du *Film*. En effet, il contient la photo des vedettes masculines les plus populaires en ce moment : Robert Taylor, Gene Raymond, Clark Gable, Robert Montgomery, Charles Boyer, etc. Nous espérons que nos sympathiques lectrices nous en sauront gré !

PETIT DRAME No 4 — AVEC LES BÉBÉS JOHNSON

LA PETITE MERE

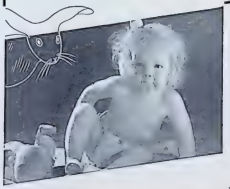
Scène 1 — Après le bain

" Viens, maman. J'ai fini de laver ma poupée. Passe-moi la poudre dont la bonne se sert pour moi. Tu sais que je dois poudrer mon bébé tout de suite. "



Scène 2 — Toilette finie

" Et voilà, ma chère poupée — je crois que tout est correct mais je n'en suis pas sûre. — En tout cas, la Poudre Johnson pour Bébés fait toujours du bien ! Ça sent bon, n'est-ce pas ? Maintenant, dors tranquille. "



Scène 3 — Bébé se plaint

" Oh ! la la ! Que c'est fatigant d'être maman. Ma peau est toute échauffée ! Il faut que je me poudre, moi aussi. Maman, prends bien soin de ton bébé — il va pleurer ! Je comprends maintenant pourquoi la garde-malade dit que la Johnson est « la meilleure pour Bébé et pour vous ». "

5 RAISONS qui font préférer la Poudre Johnson pour Bébés par les médecins, gardes-malades et mamans, partout.

1. Antiseptique boraté, cicatrisant et doux.
2. Sans stéarate de zinc — n'irrite pas.
3. Sans racine d'iris — pores non obstrués.
4. Particules douces, tendres pour la peau.
5. Poudre lubrifiante, pure, sans danger.

Le Savon, la Crème et l'Huile Johnson pour Bébés sont aussi des favoris dans la Nursery.

Johnson & Johnson *Limited*

MONTRÉAL, CANADA

POUDRE JOHNSON

pour Bébés

Sa douceur soyeuse et calmante arrête l'irritation

Echantillons

Demandez des échantillons de Poudre, Savon et Crème Johnson pour Bébés. Ecrivez à Johnson & Johnson Limited, Dépt. F-10, 2155, boulevard Pie IX, Montréal, Can.

Fabriquée au Canada

Un Tango sous la Lune

dansé par Alvarez et Carlotta

1. EL CORTE

Routine spécialement composée pour "Le Film" par Alvarez

•

Description pour le Danseur
L'opposé pour la Dame

•

MUSIQUE

Etre Adorée de Toi

Ie partie Refrain — IIe partie Verset
32 mesures

2. EL MEDIO CORTE

•

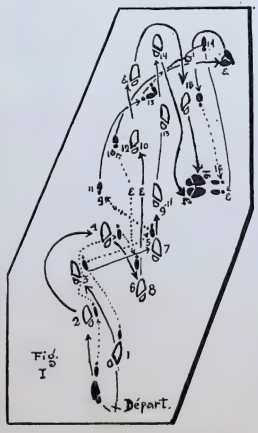
LE FILM *inaugure ce mois-ci une rubrique nouvelle. Nos lecteurs et lectrices, avec un peu de patience, pourront exécuter la danse dont la routine est illustrée et décrite. Vous pourrez ainsi vous divertir pendant que la radio verse chez vous la musique d'un tango. Nous nous offrirons dans les prochains numéros plusieurs nouveautés qui sauront vous plaire.*

INTRODUCTION

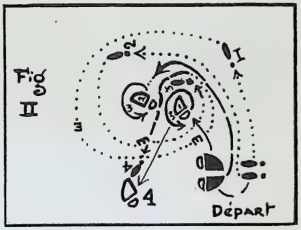
Sur les 4 mesures de l'introduction, le danseur avance vers le milieu du plancher en attirant vers lui la Dame très doucement dans un mouvement d'invitation. Il tend la main gauche vers la dame, prend sa main droite et, l'attirant vers lui, vont tous deux dans un Corte. (Ill. 1) 4 mesures.

EL MEDIO CORTE
Figure I

Sur 1, le Monsieur reporte le poids du corps en avant sur le droit en se relevant. Il porte ensuite, en le traînant, le pied gauche en avant sur 2. Sur 3 il avance le pied droit, en le plaçant sur le côté droit de la Dame (Ill. II). Le pied gauche forme un joli cercle sur le plancher en croisant devant le droit sur 4. La dame fait le même pas en reculant le droit par en arrière du gauche. Le M. sur 5 porte le droit à droite. 6, il ramène le gauche en arrière. 7, il reporte le poids du corps en avant ; sur 8. il ramène le poids en arrière. Cette hésitation exécuté doucement, en faisant plier le genou droit de la danseuse, fait un très bel effet. Les danseurs vont ensuite en position ouverte (Ill. III). Le M. sur 9 avance le droit ; sur E, le gauche brosse le plancher et est soulevé légèrement. puis va se poser en avant sur 10. 11, le poids est reporté en arrière. 12, le poids est reporté en avant, ceci forme la deuxième hésitation, mais en position ouverte. 13, il avance le droit pendant que la Dame passe en avant de lui avec le gauche. Sur E. il avance le gauche, la dame tourne



3.



sur le droit qu'elle avance. Sur 14, le droit en avant. 15, en soulevant le pied gauche, le fait passer devant le droit dans un cercle, puis vient le poser en arrière en croisant devant le droit (Ill. 5). Opposé pour la Dame. Sur E, il recule du droit. 16, il assemble le gauche près du droit.

8 mesures de musique

REDONDO

Figure II

Le Monsieur place le gauche à gauche. 1 (Ill. 4), croise le droit devant le gauche. 2, sur trois il tourne sur les deux pointes. Sur 4, il reporte le gauche en arrière.

La Dame avance le droit sur 1, le gauche sur 2. Elle fait quatre petits pas. E. E. E. 3 en tournant autour du danseur. Sur 4, elle revient vis-à-vie dans un Corte (Ill. 1).

4. REDONDO

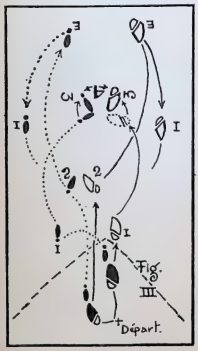
ouverte le gauche sur 1, le droit en avant sur 2, en pivotant un peu à droite. Sur 3, le gauche va à gauche en reculant en face de la Dame. 4, le droit vient se placer en arrière du gauche. La dame avance le droit 1, le gauche sur 2. Le droit avançant vers le danseur sur 3. Sur 4, elle place son pied à gauche, pivote dessus vers sa droite, fait un petit détour en l'air avec sa droite qu'elle dépose par terre sur 1.

Cette figure doit se faire 4 fois pour exécuter un cercle complet autour de la pièce. 8 mesures.

EL CRUSADO CORTADO

Figure VI

Le Monsieur avance le pied gauche sur 1. Le droit sur 2. Le gauche près du droit en arrière sur E. Le droit en avant sur 3, en faisant une légère génuflexion. Sur 4, le couple se relève, en glissant le pied resté en ar-



PROMENADE

Figure III

Le couple en position ouverte (Ill. 3) va vers la droite. Le M. avance le droit sur 1, le gauche sur 2, en croisant (Ill. 5). Le droit en avant en tournant sur la pointe 3, et place le gauche en arrière sur E. Sur 4, ramène le poids en avant. Il recommence la même figure à gauche, en commençant du pied gauche. Opp. pour la Dame.

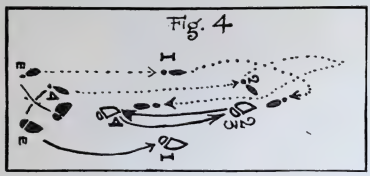
Figure IV

Il avance le droit sur1, le gauche sur 2 ; dans cette position, il envoie la dame au loin en face de lui puis la ramène dans un Corte sur 3 et 4. Ceci forme, avec Fig. 2 et 3 8 mesures de musique et la fin du refrain.

Figure V

Dans la position du Corte, renvoyez le poids vite en avant sur le droit (E), puis avancez en position

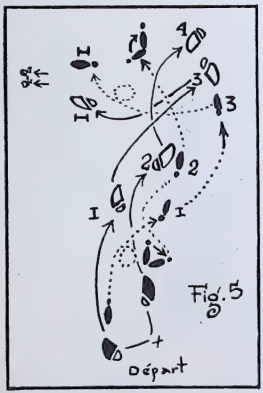
5.



rière, qu'il porte en avant sur1. Le Monsieur avance le pied droit en avant vers la gauche, 2. Sur 3, il avance le pied gauche en même temps prenant la dame par la taille, la soutient durant qu'elle se penche légèrement en arrière (Ill. 6). 3-4.

Le Monsieur recule du pied gauche, la Dame avance du droit sur 1 (Ill. II). Le Monsieur recule du droit sur 2, sur le côté droit de la dame. Tous deux pivotent sur 3, le danseur est donc maintenant sur le côté gauche de la Dame. Il recule sur 4. Le couple avance encore en position ouverte sur 1, fait un autre pas en avant sur 2. Sur 3, le Monsieur fait faire une beau rond de jambe à la Dame de son pied droit en l'air, et la ramène dans le Corte, tel qu'au départ. 3-4. Ceci finit le premier verset de musique. L'on peut recommencer les figures 1-2-3-4 sur le refrain encore une fois. A la fin. le Monsieur donne son bras à la Dame, qu'il reconduit à son siège.

Il faut pour bien donner cette danse y introduire le caractère du Tango et un peu de flirt.



6. EL CRUSADO CORTADO

Nouvelles et commentaires

— Par CHRISTO CHRISTY —

■ Katharine Hepburn, qui depuis quelque temps déjà devait tourner son prochain film aux studios RKO Radio, *Portrait of a Rebel*, reste à l'écart et s'obstine à demander une augmentation de salaire.

■ Elissa Landi, la protagoniste de Douglas Fairbanks, Jr., dans le film Criterion, *The Amateur Gentleman*, publiera sous peu le second volume de la trilogie qu'elle est en train d'écrire. *Mercy is Murder*. Le titre du premier ouvrage s'intitule *The Ancestor*.

■ Samuel Goldwyn vient de refuser de « prêter » Eddie Cantor à la compagnie Warner Brothers, qui désirait le comédien aux « grands yeux » pour le rôle d'étoile dans le film *Three Men on a Horse*. Cantor espérait de tout son cœur qu'il pourrait remplir ce rôle. Frank McHugh le remplacera.

■ Henri Halthaway, l'excellent directeur du film *Lifes of a Bengal Lancer*, dirigera *Beau Geste* pour Paramount. La distribution comprendra Carole Lombard et probablement Cary Grant dans le premier rôle masculin. Grant s'est révélé bon artiste aux côtés de Katharine Hepburn, dans *Sylvia Scarlett*, film RKO Radio.

■ Douglas Fairbanks, Jr., pendant sa récente convalescence à Londres, a découvert, dans l'hôpital où il séjourna, une jeune fille du nom de Dorothy Oldfield, à qui il promet une belle carrière au cinéma. Elle est maintenant en possession d'un contrat de sept ans avec la Compagnie Criterion Pictures, dont le jeune Fairbanks est la tête dirigeante.

■ Ernst Lubitsch, directeur, retourne à la Compagnie Paramount et l'on annonce que son premier travail sera la reprise de *I Loved a Soldier*, film que Marlène Dietrich n'a pas fini à cause d'un malentendu. Cette production coûte à l'heure actuelle $1,000,000. Avant qu'elle soit terminée elle aura atteint le chiffre de $6,000.000.

CI-CONTRE. DE HAUT EN BAS :

JENNAY BURNAY, *dans les « Pattes de Mouche » qui passera au Saint-Denis, de Montréal, le 30 octobre.*

GEORGES ROLLIN, *autre acteur des « Pattes de Mouche ».*

CHARLES DECHAMPS, *que nous verrons également dans les « Pattes de Mouche ».*

Vous avez dans **Le Samedi**

TOUTE UNE SEMAINE de lecture divertissante pour 10 cents

- Roman complet
- Roman-feuilleton
- Plusieurs nouvelles
- Pages amusantes
- Contes pour enfants
- Recettes de cuisine
- Mode

EN VENTE PARTOUT

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.35 pour 3 mois) d'abonnement au *Samedi*.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

20 vgs d'Étoffes à Robe : $2.98

Crêpe de soie, imprimé, broadcloth. Ecoulement de manufacturiers. Longueur: 4 verges: nouveaux modèles et nuances d'automne et d'hiver: valeur jusqu'à $1 la verge; 20 verges pour $2.98. Envoyé payable sur livraison plus quelques cents pour frais de poste. Garantie de remboursement. TEXTILE MILLS. Dépt. 55, Montréal. P. Q.

"Tout va très bien, Madame la Marquise"

France-Film nous a communiqué en exclusivité quelques photos de travail d'un film de la Société Anonyme France Prod., appelé à obtenir un gros succès dans la province de Québec : « *Tout va très bien, Madame la Marquise* ». Noël-Noël y joue le rôle du fermier breton et Mme Marguerite Moreno, celui de la marquise. Ces photos ont été communiquées à *France-Film* par M. René Ferrand, de Paris.

"Les Réprouvés"

Hadès-Film vient de commencer la réalisation d'une grande production intitulée *Les Réprouvés*, d'après l'œuvre célèbre d'André Armandy, qui a été couronnée par l'Académie française.

Ce film, qui se réalise actuellement dans le Sud-Algérien, dans les régions de Bou-Saada et de Touggourt, est le premier qui sera tourné sur les « Bat' d'Af' ».

La distribution, particulièrement brillante, comprend les noms de : Jean Servais, qui sera l'un des *Joyeux* ; Pierre Mingand, dans le personnage de l'officier ; Alexandre Rignault, dans un autre rôle de *Joyeux*.

La vedette féminine sera Jeanine Crispin, dont on n'a pas oublié les belles créations dans *La Chanson de l'Adieu*, *Deuxième Bureau*, *Le Secret de Polichinelle*, *Tarass-Boulba*. Elle incarnera dans le film le personnage d'une jeune artiste de music-hall qui vient retrouver au fond du bled, au milieu des *Joyeux*, le jeune officier qu'elle aime.

Les réalisateurs du film ont voulu, on le voit, que les rôles principaux soient tenus par de *vrais jeunes !* Il ne faut pas oublier, en effet, que les *Joyeux* sont des soldats qui font leur service à l'âge normal et que les « Bat' d'Af' » n'ont rien de commun avec la « Légion étrangère », recrutée exclusivement par engagements volontaires.

L'interprétation comporte encore les noms de : Gaston Modot, Pierre Magnier, Raymond Cordy, et enfin celui de Gina Manès dans le rôle d'une chanteuse réaliste.

Cette belle artiste créera dans le film une chanson nouvelle, intitulée *La Complainte du cafard*, qui est due à M. Maurice Najiar, le compositeur bien connu, que son origine nord-africaine désignait tout particulièrement au choix des producteurs. Il a composé notamment une *Marche des Réprouvés* qui est une œuvre magistrale et puissante, et qui sera incontestablement un des gros succès de cet hiver.

Le film est mis en scène par Jacques Severac. On se rappelle que c'est lui qui a réalisé le premier grand film français tourné au Maroc, *Sirocco*, l'un des quatorze films français qui furent, cette année-là, achetés pour les Etats-Unis d'Amérique.

■ Charles Boyer vient d'avoir trente-cinq ans. Il a fêté cet anniversaire dans son bel appartement du Parc Monceau, à Paris, et sa femme, Pat Patterson, lui a donné un superbe briquet.

■ *Au son des Guitaires* nous fera de nouveau entendre le délicieux Tino Rossi. Les extérieurs ont été tournés sur la Côte d'Azur et en Corse. Les autres principaux interprètes sont Pauley, Paul Azaïs, Monique Rolland et Pierre Stephen. Ce film est réalisé sur un scénario original d'Yves Mirande. La musique est de Vincent Scotto, compositeur attitré des chansons qui ont valu à Tino Rossi tant de succès.

■ L'âge de quelques artistes français : Jean Servais a vingt-trois ans ; René Lefèvre, trente-six ; Albert Préjean, quarante-et-un ans ; Georges Rigaud, célibataire, a vingt-huit ans ; le gros Pauley en a quarante-quatre ; Armand Bernard, quarante-trois ; Jim Gérald, quarante trois ; Noël-Noël, trente-quatre. Les pianistes Pills et Tabet ont respectivement vingt-neuf et trente ans. Enfin, Jean Murat a quarante-sept ans.

■ Rappelons que Pierre Richard-Willm est né à Bayonne, le 31 janvier 1902. Son père, M. Richard, était ingénieur, et sa mère, née Willm, était Alsacienne. Pierre a plusieurs frères aînés qui montrèrent de bonne heure de grandes dispositions pour les mathématiques ; quant à lui, c'était un rêveur, un sensible. En 1911, ses parents allèrent habiter Paris. C'est la grande tragédienne Ida Rubinstein, l'interprète préférée de D'Annunzio, qui le rendit célèbre en lui faisant jouer à ses côtés le rôle d'Armand Duval de *La Dame aux Camélias*. Il joua plus de deux ans sur la scène de l'Odéon. Au cinéma parlant, son premier film fut *Toute sa vie*. Son dernier est *Au service du Tzar*.

Le Jardin d'Allah

Comment sera CHARLES BOYER, *l'incomparable artiste français, avec la belle Allemande* MARLÈNE DIETRICH, *dans « Le Jardin d'Allah », production United Artists. « Meyerling », avec Ch. Boyer et Danielle Darrieux, a battu tous les records d'assistance au « Cinéma de Paris », de Montréal.*

LES DERNIERS BEAUX JOURS, *ou « couchée dans le foin, avec le soleil pour témoin ». Une belle photo de la gentille* JEAN MUIR, *artiste de la Compagnie First National Pictures.*

Votre beauté, Mesdames

COMMENT SE MAQUILLER

D'abord, examinez votre peau. Est-elle sèche, donc fragile, encline aux rides précoces ? Est-elle grasse, un peu épaisse, donc encline à briller, à se dilater ? Ces questions ne sont point indiscrètes, puisque vous serez seules à connaître la réponse. Pour les peaux sèches : eau tiède, savon sur-gras. Pour les peaux grasses : eau tiède, légèrement additionnée de bicarbonate de soude, un excellent savon neutre ; passez-vous rapidement, afin de resserrer les pores et d'empêcher la venue des points noirs et la transformation du bas des joues en bajoues, un bloc d'alun aux commissures du nez, à la jonction du menton et du cou.

Une crème à base de lanoline convient aux peaux sèches, un cold-cream ou une crème maigre aux peaux grasses. Etalez du bout des doigts, en remontant. Essuyez avec douceur et avec de l'ouate hydrophile légèrement humide. Si vous préférez, prenez votre serviette.

Un nuage de poudre, ocre-rose si vous êtes châtaine, rosée si vous êtes blonde, ambre ou rachel si vous êtes brune. Je dis « un nuage » ; il est bien inutile d'en mettre des paquets dans l'espoir d'arriver à la matité des visages de vedettes ; ce n'est pas une question de *quantité*, c'est une question de *nature* de poudre. La poudre de scène des artistes n'est pas celle qu'elles emploient à la ville : elle est grasse pour être adhérente et n'est belle qu'aux lumières ou de loin. Si vous tenez à mélanger deux tons de poudre, mêlangez-les intimement : rien n'est plus laid que des îlots d'une teinte chaude flottant sur une joue pâle, ou le contraire.

LES DIVERS ROUGES

Celui des joues, d'abord. Si vous n'êtes pas très habile, vous avez intérêt à n'en point mettre. Si vous vous sentez sûre de votre doigté, prenez-le plutôt en poudre que compact et plutôt pâle qu'ardent. Laissez les tons orangés aux beautés tropicales bien caractérisées.

Pour les lèvres, un rouge clair ou moyen convient aux blondes, qui ont généralement une complexion qui fait « vivrer » au violet les rouges sombres réservés aux brunes. N'essayez pas de vous faire une bouche pulpeuse, généreuse, lisse, avec votre crayon de rouge et une estompe : pour les lèvres, les vedettes emploient soit une pâte onctueuse, soit du rouge au pinceau, obtiennent des effets que le bâton ne peut donner, et s'empressent de revenir à la normale dès qu'elles rentrent dans leur propre personnalité.

Ayez toujours la bonne grâce de choisir un rouge qui tienne.

ÊTES-VOUS TROP MAIGRE ?

Il peut sembler paradoxal de dire que ce qui fait maigrir peut aussi faire engraisser. Et, cependant, c'est vrai. On maigrit en se débarrassant d'un excès de graisse, mais on gagne en poids en développant ses muscles. Heather Angel, la jolie actrice de RKO, ne peut que se vanter du résultat des heures passées dans un gymnase. Elle commença à faire des exercices afin d'être assez forte pour porter un costume de 60 livres dans « *Les Trois Mousquetaires* ». Comme conséquence de son travail, elle mange mieux, dort mieux et pèse plus. Vous n'avez qu'à la voir pour comprendre quel bien cela lui a fait. Heather travaille avec des appareils de gymnastique, mais les mêmes résultats peuvent être atteints avec des sports en plein air. Ce n'est qu'une question de goût et de commodité.

Pour ce magnifique intérieur, on a choisi le Linoléum Dominion.

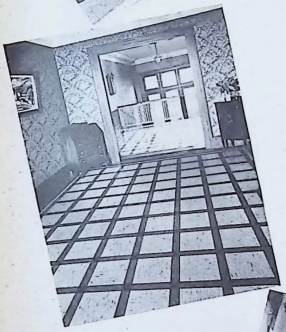
LE LINOLEUM DOMINION donne un cachet original aux intérieurs modernes

Donnez à votre intérieur une beauté durable. Employez le Linoléum Dominion, ce plancher moderne et pratique qui réduit au minimum les soins du ménage . . . ne nécessite aucun fini coûteux . . . et qu'on peut se procurer dans une grande variété de couleurs et de dessins. Le choix est si complet qu'il est presque toujours possible d'assortir tout motif décoratif. Demandez avis, dès aujourd'hui, à votre maison d'ameublement. Vous serez étonnés de la modicité des dépenses nécessaires au renouvellement de votre maison — avec le LINOLEUM DOMINION.

• • •

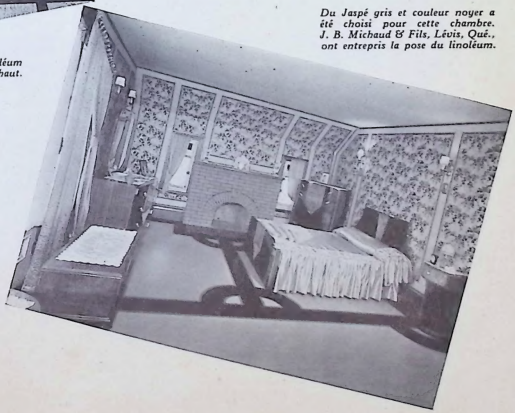
Pour entretenir vos planchers et leur donner une belle apparence, servez-vous de la cire Dominion ou d'une autre bonne marque. Sur demande, une petite brochure concernant l'entretien des planchers vous sera adressée.

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM CO.
LIMITED MONTREAL



Vue de l'installation de Linoléum Dominion dans la résidence ci-haut.

Du Jaspé gris et couleur noyer a été choisi pour cette chambre. J. B. Michaud & Fils, Lévis, Qué., ont entrepris la pose du linoléum.



Le premier rapport de notre enquête

Le cinéma français l'emporte

Dans LE FILM du mois dernier, nous demandions à nos lecteurs et lectrices de bien vouloir nous dire lequel des deux cinémas, américain ou français, ils préfèrent. Les réponses nous sont venues beaucoup plus nombreuses que nous ne nous y attendions. En *douze jours*, du 5 au 19 septembre, nous avons reçu de tous les coins de la Province de Québec 632 réponses qui se répartissent ainsi :

Cinéma français	476
Cinéma américain	152
Nulles	4
(Quatre lectrices qui aiment également l'un et l'autre)	
TOTAL :	632

Nous avons tiré au sort, dans le bureau du directeur du *Film*, TOUTES les réponses reçues jusqu'au 19 septembre inclusivement. Les CINQ gagnants et gagnantes d'un abonnement d'un an au *Film* sont les suivants :

MME FERDINAND GIRARD,
Ville-Marie, comté de Témiscamingue, P. Q.

MLLE BERTHA CHOUINARD,
137, rue Richardson, Québec, P. Q.

MLLE MARGUERITE SEROUILLE DE-BER,
7501, avenue de Chateaubriand, Montréal, P. Q.

MLLE MARIE-JOSEPH BOURASSA,
5837, rue Delorimier, Montréal, P. Q.

MLLE BEATRICE FOURNIER,
8, rue St-Hyacinthe, Hull, P. Q.

Nous décernerons cinq autres abonnements choisis parmi les réponses reçues du 19 septembre au 3 octobre. Les noms des gagnants seront annoncés dans *Le Film* de novembre.

Merci à tous les lecteurs et lectrices qui ont bien voulu répondre à notre enquête.

LA DIRECTION

La boîte aux lettres

ROUMAINE. — Oui, c'est bien Bernard Lancret qui jouait le rôle d'Henry Jouvenel dans *Le Secret de Polichinelle*.

J'ATTENDRAI. — Vous n'atendrez pas bien longtemps. Nous publierons bientôt la photo du grand chanteur Paul Robeson.

ANDRÉE A. (Outremont). — Vous avez du goût, chère lectrice, puisque vous aimez *Le Film* . . . Revenez nous complimenter !

LOUISE. — Le partenaire de Suzy Vernon dans *Epousez ma femme* était René Lefèvre. Ne m'en veuillez pas trop de ce retard, et revenez.

POUR *B. P.* — A un correspondant (B. P.) qui demandait le nom de la valse que jouait Jean Galland dans *Roses Noires*, une lectrice qui signe « Rêve Blond » répond que c'est la *Valse triste*, de Sibelius. Remerciements à cette bonne amie du *Film*.

G-H-13 — Attention ! votre signature va vous faire soupçonner d'être un espion ! D'autant plus que votre artiste Irène de Zilahy est Hongroise et blonde : tout ce qu'il faut pour un roman mystérieux. La vedette de *Paprika* était étudiante quand, jouant dans un drame pour œuvre de charité, elle reconnut sa vocation. Quelque temps de théâtre à Vienne, et un peu de cinéma. En France, elle a débuté dans *Paprika* ; elle tourna ensuite dans *Tovaritch*. Nul doute que nous la verrons bientôt dans de grandes productions.

J. O. G. (Jonquière). — Voilà un homme qui a du patriotisme au ventre ! Bravo ! Vous aimez votre beau pays et je vous comprends puisque j'y suis allé souvent. Mais pourquoi prendre toutes les boutades au sérieux ? J'ignorais qu'il y eût autant de salles de cinéma dans votre région, ce qui, après tout, n'est pas un si grand mal ; en plein vingtième siècle, il faut bien quelques distractions aux jeunes si l'on ne veut pas qu'ils se laissent tous séduire par le mirage des grandes villes. Combien de jeunes gens ont quitté la « terre » paternelle parce qu'ils « s'embêtaient » chez eux ; on a trop oublié ce côté bien humain du problème rural.

LILY. — Vous avez oublié que William Boyd est mort l'an dernier ! J'ignore si Tom Brown sait le français ; son adresse : 20th Century-Fox, Hollywood, Cal.

CURIEUSE BLONDE. — A cause du grand nombre de lettres, je n'ai pu répondre plus tôt à la vôtre. Pour avoir une photo de Maurice Chevalier, écrivez aux studios United Artists, Hollywood, Cal. Maurice passe la plus grande partie de l'année à sa villa de la Côte d'Azur.

LECTRICE DE VOTRE COURRIER. — Au moins j'en ai une, de lectrice ! Allez-y, chère amie, ça ne m'ennuie pas de vous répondre. Pour Tom Tyler, écrivez à RKO Pictures, Hollywood, Cal. ; pour Buster Crabbe, Universal Pictures, Universal City, Cal. Les compagnies cinématographiques exigent ordinairement 25 cents pour l'envoi d'une photo d'acteur.

TRUDY. — Comme vous savez, Brigitte Helm est Allemande. Au collège de Wertfulhl, elle jouait dans toutes les comédies. Et elle continua plus tard. Elle tourna plusieurs films en langue allemande. Elle connut le grand succès dans le film français *L'Atlantide*, dans *L'Or* et dans *Le Secret des Woronzeff*. Depuis son mariage, elle n'a paru dans aucun film ; elle ne regrette rien car elle est heureuse.

J. A. B. (Québec). — Un lecteur aussi intéressé et intéressant que vous est un « facteur » important pour un magazine. Pour Georges Milton, écrivez à l'Alliance Cinématographique Européenne, 11 bis, rue Volney, à Paris. Pour avoir la photo de Maurice Chevalier, vous devez écrire aux studios United Artists, Hollywood, Cal. N'oubliez pas d'inclure 25 cents pour chaque photo.

RISQUE-TOUT. — *Audaces fortuna juvat*, comme on disait au collège. Votre précédent pseudo était fort bien, celui-ci de même ; et vous ne manquez pas d'imagination ! *Le Film* de septembre a publié une biographie de Lisette Lanvin et une jolie photo en hors-texte. Son adresse : 4, rue Alexandre-Liaume, Paris. — Quant à Jean Servais, vous n'avez sans doute pas oublié son dernier film passé au Saint-Denis : *Une fille à papa*. Avec vous, je regrette que cet excellent acteur ne vienne pas plus souvent. Le prochain film de Marie Bell sera *La Tentation*.

LE CURIEUX

129 RECETTES PRIMÉES

dans un nouveau livre de cuisine que réclameront toutes les ménagères

DEMANDEZ VOTRE EXEMPLAIRE AUJOURD'HUI!

Voici comment vous en procurer un :

Des 20,000 recettes et plus reçues lors du récent concours culinaire Bijou, les juges choisirent les 129 reproduites en ce recueil! Nouvelles et originales . . . tout en étant économiques et faciles à suivre. Réclamez votre exemplaire avant que l'édition soit épuisée. Écrivez aujourd'hui même pour demander VOTRE exemplaire du nouveau livre de cuisine Bijou superbement illustré : "129 Recettes Primées" Envoyez 25¢, ou le dessus d'un carton Bijou accompagné de 10¢ pour défrayer l'envoi, à Swift Canadian Co., Limited, Dépt. J. T.-13, Toronto.

ADOPTEZ LE BIJOU

Le shortening extra-fin à prix modique.

ÉTABLIE
DEPUIS 1790
Old Stock Ale
PALE BITTER ALE
Wm DOW & Co
BREWERS
MONTREAL
PRIME PAR LA FORCE ET
PAR LA QUALITÉ